

LES
DEHORS
TROMPEURS,
OU
L'Homme du Jour,
COMEDIE

De Monsieur DE BOISSY.



D U B L I N :

Imprimé chez S. POWELL, en Crane-lane.

M DCC XLIX.

A C T E U R S.

LE BARON.

LE MARQUIS, Amant aimé de Lucile.

MONSIEUR DE FORLIS, Ami du Baron.

LUCILE, Fille de M. de Forlis, & promise au Baron.

CELIANTE, Sœur du Baron.

LA COMTESSE, Connoissance du Baron.

LISETTE, Suivante.

CHAMPAGNE, Valet du Marquis.

UN LAQUAIS.



La SCENE est à PARIS, chez le Baron.



LES
D E H O R S
TROMPEURS,
O U
L'HOMME du JOUR,
C O M E D I E.

ACTE PREMIER.
SCENE-PREMIERE.
CELIANTE, LISETTE.

LISETTE.

JE suis, je suis outrée !
Cel. Eh, pourquoi
donc, Lisette ?
Lis. Avec trop de rigueur votre frère
nous traite.

R

II

Il vient, injustement, de chasser Bourguignon.

Si cela dure, il faut désert^{er} la maison.

Cel. Va, Bourguignon a tort si le Baron le chasse.

Lis. Non, un discours très-sage a causé sa disgrâce.

C'est pour l'appartement que Monsieur de Forlis

Occupe dans l'hôtel, quand il est à Paris.

Monsieur, qui sûrement l'attend cette semaine,

Vient d'y mettre un Abbé qu'il ne connoît qu'à peine.

Le pauvre Bourguignon a voulu bonnement,

Hazarder là-dessus son petit sentiment :

" Monsieur, dit-il, je dois, en valet qui
" vous aime,

" Avouer que je suis dans une crainte ex-
" trême

" Que Monsieur de Forlis ne soit scandalisé

" De se voir déloger ainsi d'un air aisé.

" C'est un homme de nom, c'est un vieux
" Militaire,

" Gouverneur d'une Place, & que chacun
" révere.

" Vous lui devez, Monsieur, un respect in-
" fini,

" Et d'autant plus qu'il est votre ancien
" ami,

Et

TROMPEURS.

5

“ Et qu’il doit à Paris incessamment se
“ rendre,

“ Pour couronner vos feux, & vous faire
“ son gendre.”

A peine a-t-il fini, que son zèle est payé
D’un soufflet des plus forts, & de trois coups
de pié.

Révolté de se voir maltraiter de la sorte,
Il veut lui répliquer ; il est mis à la porte.

Moi, je veux, par pitié, parler en sa fa-
veur ;

Mais, loin de s’appaiser, Monsieur en fu-
reur :

A moi-même il me dit les choses les plus
dures.

Mon oreille est peu faite à de telles injures.

J’ai lieu d’être surprise, & j’ai peine à
penser

Qu’un homme si poli les ait pû prononcer.

Cel. Un tel rapport m’étonne.

Lis. Il est pour-
tant fidelle.

Son service est trop dur. Sans vous, Made-
moiselle,

Dont la bonté m’attache, & m’arrête au-
jourd’hui,

Je ne resterois pas un moment avec lui.

Cel. Mais mon frère est si doux.

Lis. Oüi,
rien n’est plus aimable ;

Son commerce est charmant, son esprit
agréable,

Quand on n'est avec lui qu'en simple liaison ;
Mais il n'est plus le même au sein de sa
maison.

Cet homme qui paroît si liant dans le
monde,

Chez lui quitte le masque ; on voit la nuit
profonde

Succéder sur son front au jour le plus se-
rein,

Et tout devient alors l'objet de son cha-
grin.

Je viens de l'éprouver d'une façon piquante.
De sa mauvaise humeur vous n'êtes pas
exempte.

Cel. Lifette, il n'est point d'homme à
tous égards parfait.

Lif. Rien n'est pire que lui, quand il se
montre en laid.

Cel. Tu dois

Lif. Pour l'pargner je suis
trop en colère.

Il est fort mauvais maître, & n'est pas meil-
leur frère ;

Le nom d'ami suffit pour en être oublié.

Il ne traite pas mieux l'amour que l'amitié ;

Et la jeune Lucile en est un témoignage.

En amant qui veut plaire, il lui rendoit hom-
mage,

Quand ses yeux, au Parloir, contemploient
sa beauté.

Mais depuis que l'Hymen entr'eux est ar-
rêté ;

Qu'il

TROMPEURS.

7

Qu'il a la liberté de la voir à toute heure,
Et que dans ce logis elle fait sa demeure,
Près d'elle il a changé de langage & d'humeur.

D'un mari, par avance, il fait voir la froideur ;

Et, comme il manque au père, il néglige la fille.

Cel. Ils sont tous deux censés être de la famille.

Lif. Je ne m'étonne plus qu'il les traite si mal.

Cel. S'il s'écarte avec eux du cérémonial ;

L'usage le permet, l'amitié l'en dispense,
Et Monsieur de Forlis aura plus d'indulgence.

Songez qu'il est, Lifette, un ami de dix ans.

Lif. C'est un droit pour le mettre au rang de ses parens.

Sa fille n'a pas l'air d'être fort satisfaite ;
Et, depuis quelque tems, elle est triste & muette.

Cel. Lifette, c'est l'effet de sa timidité.

Lif. Mais elle faisoit voir beaucoup plus de gaieté.

Cel. Son penchant naturel est d'aimer à se taire,

Et la simplicité forme son caractère.

L'air du couvent, d'ailleurs, rend fotte.

Lis. Soit
Mais son esprit n'est pas si simple qu'on le
croit ;

Et, pour mieux en juger, regardez-la-sou-
rire.

Ses yeux sont expressifs plus qu'on ne sçau-
roit dire ;

Son Souris aussi fin qu'il paroît gracieux,
Nous apprend qu'elle pense, & sent encore
mieux.

Monfieur, d'enfant la traite, & la brusque
fans cesse.

A de franches guenons il fera politesse,
Et ne daignera pas l'honorer d'un coup
d'œil.

Un pareil procédé blesse son jeune orgueil.
Son changement pour elle est un mauvais
présage.

Ajoûtez à cela le nouveau voisinage
De la Comtesse.

Cel. Elle est d'un âge à rassûrer.

Lis. Elle est encore aimable, elle peut ins-
pirer

Cel. Elle est folle à l'excès.

Lis. On plaît

par la folie.

Cel. Il faut du sérieux.

Lis. Par malheur il

ennuie.

TROMPEURS. 9

La Comtesse est fort gaïe, & l'enjouement
séduit.

Avec l'air du grand monde, elle a beaucoup
d'esprit.

Votre frère, entre nous, goûte fort cette
veuve,

Et ses regards pour elle en font même une
preuve.

Depuis qu'elle est logée à deux pas de l'hô-
tel,

Leur estime s'accroît.

Cel. Et n'a rien de réel.
Comme ils sont répandus, que c'est là leur
manie,

Le même tourbillon les emporte & les lie ;
Mais c'est un nœud léger qui n'a point de
soutien,

Il paroît les ferrer, & ne tient presque à
rien.

L'un & l'autre se cherche à dessein de pa-
roître,

Se prévient sans s'aimer, se voit sans se con-
noître ;

Commerce extérieur, union sans penchant,
Que fait naître l'usage & non le sentiment.

L'esprit vole toujours sur la superficie,

Et le cœur ne se voit jamais de la partie.

Tel est, au vrai, le monde & sa fausse amitié :

C'est par les dehors seuls qu'on s'y trouve lié ;

Et voilà ce qui fait que je suis, que j'abhorre

Ce monde, presque autant que mon frère l'a-
dore.

Lif. Oh ! Quoi que vous disiez, il a son
beau côté ;
Et je trouve qu'il a de la réalité.
Mais la Comtesse vient.

Cel. Tant-pis.

Lif. Elle est
fuivie
D'un beau jeune Seigneur.

Cel. Sa visite m'en-
nuie.

SCENE II.

CELIANTE, LA COMTESSE, LE MARQUIS,
LISSETTE.

La Comt. Nous cherchons le Baron avec
empressement ;

J'ai même à lui parler très-sérieusement.
Qu'on aille l'avertir, je ne sçaurois attendre.

Cel. J'irai, si vous voulez, le presser de
descendre,
Madame ?

La Comt. Non, restez, je vous prie,
avec nous ;
Lisette aura ce soin.

Cel. [à Lisette.] Vîte, dé-
pêchez-vous. [Lisette sort.]

SCENE

TROMPEURS.

II

SCENE III.

LA COMTESSE, CELIANTE, LE MAR-
QUIS.

La Comt. [*bas au Marquis.*] Son air est emprunté.

Le Marq. [*à la Comtesse.*] Mais il est noble & sage.

La Comt. Je veux l'apprivoiser, elle est un peu sauvage.

Cel. [*à part.*] Je n'éprouvai jamais un pareil embarras.

La Comt. [*à Celiante.*] Mais vous fuyez le monde, & l'on ne vous voit pas.

Dans votre appartement, quoi, toujours retirée ?

Jeune & formée en tout pour être désirée,
Quel injuste penchant vous porte à vous ca-
cher ?

Il faut donc, pour vous voir, qu'on vienne
vous chercher.

Je prétens vous tirer de cette nuit profonde,
Vous inspirer l'amour & l'esprit du grand
monde.

Se tenir constamment recluse comme vous,
C'est exister sans vivre, & n'être point pour
nous.

Cel. Vos soins m'honorent trop.

La Comt. Trêve de modestie.

Cel. Vos bontés.....

La Comt. Laissons-là mes bontés, je vous prie.

Cel. L'obscurité convient aux filles comme moi.

La Comt. De conduire vos pas je veux prendre l'emploi.

Cel. Pour suivre votre effor & l'esprit qui vous guide,

Ma raison est trop foible, & mon cœur trop timide.

Les préjugés communs me tiennent sous leurs loix ;

Et je soutiendrois mal l'honneur de votre choix.

La Comt. Vous êtes Demoiselle, & faite pour paroître,

Et vous ne brûlez pas de vous faire connoître ?

Vous flatter, vous nourrir de cet unique soin,

Pour vous est un devoir ; je dis plus, un besoin ;

Et celui de dormir & de se mettre à table,

N'est pas plus fort chez nous, que celui d'être aimable.

La Nature, à mon sexe, en a fait une loi.

Se répandre & briller, c'est respirer pour moi.

Cel.

TROMPEURS.

13

Cel. Je mets, pour moi, qui n'ai nulle co-
queterie,

A fuir sur tout l'éclat, le bonheur de la vie ;
Et je tâche à trouver ce souverain bonheur,
Non dans l'esprit d'autrui, mais au fond de
mon cœur.

Le Marq. [à la Comtesse.] Au sein de la
raison sa réponse est puisée.
J'en suis édifié.

La Comt. [au Marquis.] Moi,
très-scandalisée.
[à *Celiente.*] Mais il faut donc, par goût,
que vous aimiez l'ennui ?

Cel. Il ne m'est inspiré jamais que par au-
trui.

La Comt. [à part.] Qu'elle est sotte à mes
yeux !

Cel. [à part.] Qu'elle est extra-
vagante !

S C E N E IV.

LA COMTESSE, CELIANTE, LE MAR-
QUIS, LISETTE.

La Comt. [à Lisette.] Le Baron viendra-
t-il ! car je m'impatiente.

Lis. Madame il est parti.

La Comt. Bon. Je
m'en doutois bien.

Lis. Mais il va dans l'instant rentrer.

La Comt. Je
n'en crois rien.

Où

Où sera-t-il ?

Cel. Je vais moi-même m'en instruire ;

Et, quelque part qu'il soit, je vais lui faire dire

Que Madame l'attend.

La Comt. Un tel soin est flatteur. *[Céliante sort.]*

S C E N E V.

LA COMTESSE, LE MARQUIS.

La Comt. Se peut-il, du Baron, que ce soit-là la sœur ?

Comment la trouvez-vous ? Parlez.

Le Marq. Très-estimable.

La Comt. Son esprit est brillant.

Le Marq. Mais il est raisonnable.

Et le bon sens, Madame

La Comt. Est chez vous déplacé.

Il sied bien à vingt ans, Monsieur, d'être sensé !

Le Marq. On peut l'être à tout âge.

La Comt. Ah !

Quel travers extrême !

Je ne puis m'empêcher d'en rougir pour vous-même.

Le

TROMPEURS. 15

Le Marq. Je fais cas du bon sens ; & bien loin d'en rougir,
J'ai le front de le dire, & de m'en applaudir.

La Comt. Vous prisez le bon sens ! O ciel !
Puis-je le croire ?
Un jeune homme de Cour peut-il en faire gloire ?
C'est un Estre nouveau qui n'avoit point paru.

S C E N E VI.

LA COMTESSE, LE MARQUIS, LE BARON.

La Comt. [*au Baron.*] Ah ! Baron, venez voir ce qu'on n'a jamais vû,
Et qui ne peut passer même pour vraisemblable ,
Un Marquis de vingt ans prudent & raisonnable,
Qui l'ose déclarer, & qui n'en rougit point.

Le Bar. C'est un modèle.

La Comt. A fuir.

Mais brisons sur ce point.
Un soin intéressant m'a chez vous amenée.
Je viens vous retenir pour cette après-dînée.
Monsieur Vacarmini fait un bruit étonnant.

Le Bar. On le vante beaucoup.

La Comt. C'est le plus surprenant,

Le

Le plus fort violon de toute l'Italie.
Pour l'entendre avec vous, j'ai lié la partie.

Le Bar. Madame me propose un plaisir
bien flatteur ;

Mais je suis chez le Duc engagé par malheur.

La Comt. Par tout on le souhaite, & chacun se l'arrache !

Je vous l'ai dit, Marquis, heureux qui se l'attache.

Le Marq. Je n'en suis pas surpris, aimable comme il est.

Le Bar. L'un & l'autre épargnez votre ami, s'il vous plait.

La Comt. Il faut vous dégager. J'attens la préférence.

Le Bar. C'est me faire une aimable & douce violence.

Cependant. . . .

La Comt. Cependant vous viendrez avec nous.

Le Marq. Je vous en prie.

La Comt. Et moi, je l'exige de vous.

Le Bar. [à la Comtesse.] Vous l'exigez !

La Comt. Sans doute ; & vos rigueurs m'étonnent.

Le Bar. Je ne résiste plus, quand les Dames l'ordonnent

La

La Comt. Je puis compter sur vous ?

Le Bar. Oüi.

La Comt. Je
dois à présent,
Vous parler sur un point tout-à-fait impor-
tant.

Il court de vous un bruit qui m'étonne &
m'afflige.

Le Bar. C'est donc un bruit fâcheux ?

La Comt. Des
plus fâcheux, vous dis-je ?

Il m'allarme pour vous.

Le Bar. Vraiment vous
m'effrayez :
Expliquez-vous.

La Comt. On dit que vous
vous mariez.

Le Bar. De vos craintes pour moi, com-
ment, c'est-là la cause ?

La Comt. Oüi. Dit-on vrai ?

Le Bar. Mais....

La Comt. Mais....

Le Bar. Il
en est quelque chose.

La Comt. Tant-pis.

Le Marq. L'hymen est
donc bien terrible à vos yeux ?

La Comt. Tout des plus.

Le Bar. Il faut
prendre un parti sérieux.

La

La Comt. Jamais.

Le Bar. Je suis l'exemple,
& je cède à l'usage.

C'est un joug établi que subit le plus sage.

La Comt. Je vous connois, Baron, il n'est pas fait pour vous.

Vos amis à ce nœud doivent s'opposer tous.
L'hymen en vous va faire un changement extrême ;

Le monde y perdra trop, vous y perdrez vous-même

La moitié tout au moins du prix que vous valez.

Estre couru, fêté par tout où vous allez ;
Estre aimable, amusant, & ne songer qu'à plaire ;

Voilà votre état propre, & votre unique affaire.

L'homme du monde est né pour ne tenir à rien,

L'agrément est sa loi, le plaisir son lien ;
S'il s'unit, c'est toujours d'une chaîne légère,

Qu'un moment voit former, qu'un instant voit défaire ;

Il fuit jusques au nœud d'une forte amitié :
Il est toujours liant, & n'est jamais lié.

Le Bar. Le Ciel pour tous les rangs m'a formé sociable.

La Comt. Non, je lis dans vos yeux que l'hymen redoutable

Doit

Doit aigrir la douceur dont vous êtes paîtri,
Et d'un garçon charmant faire un triste mari.

Le Marq. Monsieur ne doit pas craindre
un changement semblable.

Pour l'éprouver, Madame, il est né trop
aimable.

Je suis sûr qu'il a fait d'ailleurs un choix trop
bon.

Le Bar. Mon cœur a pris, sur tout, con-
seil de la raison.

La Comt. Conseil de la raison ! Juste
Ciel ! Quel langage !

Le Bar. On doit la consulter en fait de
mariage.

La Comt. Je pardonne au Marquis d'oser
me la citer ;

Mais vous & moi, Monsieur, devons-nous
l'écouter ?

Nous sommes trop instruits qu'elle est une
chimère.

Le Marq. La raison, chimère !

La Comt. Oüi.

Le Marq. L'idée
est singulière.

La Comt. C'est un vieux préjugé qui porte
à tort son nom.

Le Marq. Pour moi, je reconnois une
saine raison.

Loin d'être un préjugé, Madame, elle s'oc-
cupe

A détruire l'erreur dont le monde est la
duppe ;

Loin

Nous aide à démêler le vrai d'avec le faux,
Epure les vertus, corrige les défauts ;
Est de tous les états comme de tous les âges,
Et nous rend à la fois sociable & sages.

La Comt. Moi, je soutiens qu'elle est elle-même un abus,
Qu'elle accroît les défauts, & gâte les vertus,
Etouffe l'enjoûment, forme les sots scrupules,
Et donne la naissance aux plus grands ridicules ;

De l'ame qui s'élève, arrête les progrès,
Fait les hommes communs, ou les pédans parfaits ;

Raison qui ne l'est pas, que l'esprit vrai méprise,

Qu'on appelle bon sens, & qui n'est que bêtise.

Le Marq. Le bon sens n'est pas tel.

Le Bar. Mais il en est plusieurs.

Chacun a sa raison qu'il peint de ses couleurs.
La Comtesse a beau dire, elle-même a la sienne.

La Comt. J'aurois une raison, moi ?

Le Bar. La chose est certaine ;

Sous un nom opposé vous respectez ses loix.

La Comt. Quelle est cette raison qu'à peine je conçois ?

Le Bar. Celle du premier ordre, à qui la bourgeoisie

Donne vulgairement le titre de folie ;

Qui

Qui met sa grande étude à badiner de tout,
Est mère de la joye, & source du bon goût :
Au milieu du grand monde établit sa puissance,

Et de plaire à ses yeux enseigne la science ;
Prend un effor hardi, sans blesser les égards,
Et sauve les dehors jusques dans ses écarts ;
Brave les préjugés, & les erreurs grossières,
Enrichit les esprits de nouvelles lumières,
Echauffe le génie, excite les talens,
Sçait unir la justesse aux traits les plus brillans ;

Et se mocquant des fots, dont l'univers
abonde,
Fait le vrai philosophe, & le sage du
Monde.

La Comt. L'heureuse découverte ! Adorable Baron !

Vous venez pour le coup de trouver la raison ;

Et j'y crois à présent, puisqu'elle est embellie

De tous les agrémens de l'aimable folie.

Le Marquis à ses loix ne se soumettra pas ;

A la vieille raison il donnera le pas.

Le Marq. Une telle folie est la sagesse même :

Je cède, comme vous, à son pouvoir suprême.

La Comt. [*montrant le Baron.*] Mais les plus grands efforts lui deviennent aisés.
Il accorde d'un mot les partis opposés.

Quel

Quel liant dans l'esprit, & dans le caractère !
Adieu. J'ai ce matin des visites à faire.

A trois heures chez moi je vous attends tous
deux.

Vous, Baron, renoncez à l'hymen dange-
reux :

Vous ne devez avoir que le monde pour
maître.

La raison qu'aujourd'hui vous me faites con-
noître ;

Vous parle par ma bouche, & vous fait une
loi

De vivre indépendant, & libre comme moi.
Soyons toujours en l'air : des choses de la
vie

Prenons la pointe seule, & la superficie.

Le chagrin est au fonds, craignons d'y pé-
nétrer.

Pour goûter le plaisir, ne faisons qu'effleurer.
[Elle sort.]

SCENE VII.

LE BARON, LE MARQUIS.

Le Marq. Nous sommes seuls, Monsieur ;
il faut que mon cœur s'ouvre,

Et que ma juste estime à vos yeux se dé-
couvre.

Les plaisirs que de vous dans huit jours j'ai
reçus,

La façon d'obliger que je mets au dessus ;
Ce

Ce dehors prévenant, cet abord qui captive,
Tout m'inspire pour vous l'amitié la plus
vive.

Votre intérêt, Monsieur, me touche vive-
ment ;

Et puisque vous allez prendre un engage-
ment,

Instruisez moi de grace, & que de vous
j'apprenne,

La part qu'à ce lien vous voulez que je
prenne.

C'est sur vos sentimens que je veux me ré-
gler ;

Je m'y conformerai, vous n'avez qu'à par-
ler.

Le Bar. Mon estime pour vous est égale
à la vôtre,

Et je vous ai d'abord distingué de tout
autre.

Je vous connois, Monsieur, depuis fort peu
de tems ;

Et vous m'êtes plus cher qu'un ami de dix
ans.

Ma rapide amitié se forme en deux jour-
nées,

Et les instans chez moi font plus que les an-
nées.

Un mérite d'ailleurs frappant & distingué....

Le Marq. Ah ! Monsieur....

Le Bar. Je
dis vrai, vous m'avez subjugué.

Mon

Mon cœur, autant par goût que par reconnaissance,

Va donc de ses secrets vous faire confidence.

Aux yeux de la Comtesse il vient de se cacher ;

Mais il veut devant vous tout entier s'épancher.

Celle dont j'ai fait choix est jeune, belle, sage,

Et sa première vûë obtient un prompt hommage.

Il n'est point de regard aussi doux que le sien.

Elle a de la naissance, elle attend un grand bien.

Ce qui doit à mes yeux la rendre encor plus chère,

Une longue amitié m'unit avec son père.

Le Marq. Que de biens réunis ! Je puis présentement

Vous témoigner combien

Le Bar. Arrêtez ;
doucement.

Vous croyez sur les dons que je viens de décrire,

Qu'il ne manque plus rien au bonheur où j'aspire.

Détrompez-vous, Marquis ; apprenez qu'un seul trait

En corrompt la douceur, & gâte le portrait.

Cet

TROMPEURS. 25

Cet objet si charmant dont mon ame est
éprise,

Sous un dehors flatteur cache un fonds de
bêtise :

Je ne sçai de quel nom je le dois appeller.

C'est un être qui sçait à peine articuler :

Triste sans sentiment, rêveuse sans idée,

C'est par le seul instinct qu'elle paroît gui-
dée.

Dans le tems qu'elle lance un coup d'œil
enchanteur,

Un silence stupide en dément la douceur.

D'aucune impression son ame n'est émuë,

Et je vais épouser une belle statue.

Le Marq. Le tems & vos leçons l'ap-
prendront à penser.

Le Bar. Non, il n'est pas possible, & j'y
dois renoncer.

Auprès d'elle, il n'est rien que n'ait tenté
ma flâme.

Tous mes efforts n'ont pû développer son
ame.

Trompé par le désir, mon amour espéroit

Qu'au sortir du couvent elle se formeroit.

Prêt d'être son époux, & brulant de lui
plaire,

Je l'ai prise chez moi, de l'aveu de son
père ;

Elle est avec ma sœur, qui seconde mes
soins,

Mais, inutile peine ! Elle en avance moins.

Son

Son esprit chaque jour s'affoiblit, loin de
croître ;

Je la trouvois encor moins fotte dans le
cloître :

Elle montroit alors un peu plus d'enjou-
ment,

De petites lueurs perçoient même souvent ;
Elle répondoit juste à ce qu'on vouloit dire,
Et quelque fois du moins on la voyoit sou-
rire.

A peine maintenant puis-je en tirer deux
mots !

Un non, un ouï, placés encor mal-à-pro-
pos,

A sa stupidité chaque moment ajoute :

Son ame n'entend rien, quand son oreille
écoute.

Jugez présentement si mon bonheur est pur,
Et de mes sentimens si je puis être sûr.

Le Marq. Tous les biens sont mêlés, &
chacun a sa peine.

Le Bar. Il n'en est point qui soit compa-
rable à la mienne.

Pour cet objet fatal je passe, tour à tour,
Du désir au dégoût, du mépris à l'amour.
Je la trouve imbécile, & je la vois char-
mante :

Son esprit me rebute, & sa beauté m'en-
chante.

Pour

Pour nous unir, son père arrive incessamment :

Je tremble comme époux, je brûle comme amant.

Quel bien de posséder une amante si belle !

Mais prendre, mais avoir pour compagne éternelle,

Une beauté dont l'œil fait l'unique entretien,
Sans ame, sans esprit, dont le cœur ne sent rien ;

Pour un homme qui pense, & né sur tout sensible,

Quel supplice, Marquis, & quel contraste horrible !

Le Marq. Je plains votre destin ; mais quoiqu'il soit fâcheux,

Je connois un amant beaucoup plus malheureux.

Le Bar. Cela ne se peut pas ; mon malheur est extrême.

Qui peut en éprouver un plus grand ?

Le Marq. C'est moi-même.

Le Bar. Vous, Marquis !

Le Marq. Moi,

Baron ; & pour vous consoler,

Mon cœur veut à son tour ici se dévoiler.

Apprenés un secret ignoré de tout autre :

Ma confiance est juste, & doit payer la vôtre.

Notre choix a d'abord de la conformité.

J'adore, comme vous une jeune beauté,

S

Que

Que j'ai vûë au couvent, dont la grace ingénue
Frappe au premier abord, intéresse & remue.
Le doux son de sa voix, & ses regards vainqueurs
Sont d'accord pour porter l'amour au fond des cœurs.
La nature a tout fait pour cette fille heureuse,
Et ne s'est point montrée à moitié généreuse.
Votre amante, Baron, n'a que les seuls dehors,
La mienne réunit seule tous les trésors.
Ses yeux, & son souris où règne la finesse,
Annoncent de l'esprit & tiennent leur promesse ;
Elle parle fort peu ; mais pense infiniment :
A l'égard de son cœur, c'est le pur sentiment,
Il s'attache, il est fait exprès pour la tendresse,
Et paîtri par les mains de la délicatesse.
Le Bar. Vous en parlez trop bien, pour n'être pas aimé.
Le Marq. Oüi, je crois l'être autant que je suis enflammé.
Le Bar. Vous êtes trop heureux, & je vous porte envie.
Le Marq. Attendez, mon histoire encor n'est pas finie ;

Vous

Vous ignorez le point critique & capital.
Obligé d'entreprendre un voyage fatal,
J'ai perdu malgré moi ma Maîtresse de vûë.
Je ne sçai, qui plus est, ce qu'elle est de-
venue.

Nous nous sommes écrits d'abord exacte-
ment,

Et ses lettres suivoient les miennes prompte-
ment :

Mais elle a tout-à-coup cessé de me repondre.
J'ai pressé mon retour, je suis parti de Lon-
dre ;

Et mes feux empressés, d'abord en arrivant,
M'ont fait pour la revoir, voler à son cou-
vent.

Vain espoir ! On m'a dit qu'elle en étoit
sortie ;

C'est tout ce que j'en sçais. Une main en-
nemie

Que je ne connois pas, l'arrache à mon amour,
Et ce coup à mes yeux l'enlève sans retour.

Le Bar. Vous possédez son cœur.

Le Marq. Dou-
ceur cruelle & vaine !

Le bonheur d'être aimé, met le comble à
ma peine.

Le Bar. Vos recherches, vos soins, pour-
ront la découvrir.

Le Marq. Non, je n'espère plus d'y pou-
voir réussir ;

Et dans tous mes projets le malheur m'accompagne.

J'ai mis, depuis huit jours, tous mes gens en campagne ;

Mais inutilement : ils ne m'apprennent rien.

Le Bar. N'importe, votre sort est plus doux que le mien :

Le pis est de brûler pour une belle idole.

Le Marq. Vous la posséderez ; c'est un bien qui console.

Mais pour mes feux trompés cet espoir est détruit :

Plus l'objet est parfait, & plus la perte aggrit.

Je suis le plus à plaindre, & mon cruel voyage....

Le Bar. Ne nous disputons plus un si triste avantage ;

Nous éprouvons tous deux un sort plein de rigueur.

Marquis, goûtons l'unique & funeste douleur

D'être les confidens mutuels de nos peines,
Et mêlons sans témoins vos douleurs & les miennes.

Le secret de nos cœurs est un bien précieux,
Que nous devons cacher à tous les autres yeux.

Le Marq. Oüi, ne nous quittons plus, soyons toujours ensemble.

Le malheur nous unit, & le goût nous rassemble.

Que

TROMPEURS. 31

Que nos revers communs excitant la pitié
Servent à resserrer les nœuds de l'amitié !

Le Bar. Presqu'autant que le mien, votre
fort m'intéresse.

Adieu. C'est à regret qu'un moment je
vous laisse.

Je vais écrire au Duc qu'il ne m'attende
pas.

Le Marq. Et moi, je cours, Monsieur,
m'informer de ce pas

Si mes gens n'ont point fait de recherche
nouvelle.

Je vous rejoins après, quoique j'apprenne
d'elle.

Un ami si parfait que j'acquiers dans ce
jour,

Peut seul me consoler des pertes de l'amour.

A C T E II.

S C E N E I.

LE MARQUIS, CHAMPAGNE.

Le Marq. **P**ARLE, as-tu rien appris ?
Champagne, instrui-moi vite.

Champ. J'ai découvert, Monsieur, la mai-
son qu'elle habite.

Le Marq. Quoi ! Tu sçais sa demeure ?

Champ. Oüi,

j'en suis éclairci.

La Belle n'est pas loin.

Le Marq. Où donc est-elle ?

Champ. Ici.

Le Marq. Ici dans cet hôtel ?

Champ. Oüi,

dans cet hôtel même ;

Et je viens de l'y voir.

Le Marq. Ma surprise

est extrême !

Champ. Vous n'êtes pas au bout de votre étonnement ;

Sçachez qu'on la marie, & même incessamment.

Le Marq. O Ciel ! Me dis-tu vrai ?

Champ. Très-

vrai ; je suis sincère.

Pour conclure, Monsieur, on n'attend que son père.

Le Marq. Quel coup inattendu ! Mais à qui l'unit-on ?

Champ. Au Maître de céans, à Monsieur le Baron.

Le Marq. Au Baron !

Champ. A lui-même,

& la chose est très-sûre.

Le Marq. Grand Dieu ! La singulière & fatale aventure !

Mais

TROMPEURS. 33

Mais elle n'est pas vraie, on vient de t'abuser :

La personne qu'il aime & qu'il doit épouser,
Est brillante d'attraits, mais d'esprit dépour-
vûe ;

C'est ainsi que lui-même il l'a peinte à ma
vûe :

Et celle que j'adore est accomplie en tout,
A l'extrême beauté joint l'esprit & le goût.

Cham. J'ignore quel portrait il a fait de
sa belle,

S'il vous l'a peinte sotte, ou bien spirituelle :
Mais je suis bien instruit, & par mes propres
yeux,

Que celle qu'il épouse, & qui loge en ces
lieux,

Est justement la même, à qui votre émis-
saire

A porté vingt billets, gages d'un feu fin-
cère.

C'est la fille en un mot de Monsieur de
Forlis ;

Et j'en ai pour garant tous les gens du Lo-
gis.

Le Marq. Je n'en puis plus douter, &
ce nom seul m'éclaire ;

Mon esprit à présent débrouille le mystère.

Le Baron, pour bêtise & pour stupidité,

Aura pris son air simple & sa timidité :

Elle est d'un naturel qui se livre avec crainte :

Cet effroi s'est accru par la dure con-
trainte

De former un lien qui force son penchant ;
Et par l'effort de taire un si cruel tourment.
Où, le chagrin secret de voir tromper sa
flâme,

Et j'aime à m'en flatter, a jetté dans son
ame

Ce morne abattement, cette sombre froideur,
Qui choquent le Baron, & causent son er-
reur.

Dans mon vif désespoir j'ai du moins l'avan-
tage

De penser qu'aujourd'hui sa tristesse est l'ou-
vrage

Et le garant flatteur de son amour pour moi,
Et qu'à regret d'un père elle subit la loi.

Champ. Cette grande douleur qui console
la vôtre,

Ne l'empêchera pas d'en épouser un autre.

Le Marq. Il est vrai, j'en frémis : c'est
un bien sans effet.

Sa funeste douceur ajoute à mon regret ;

Et d'un feu mutuel la flatteuse assurance,

Est un nouveau malheur quand on perd l'es-
pérance.

Se voir ravir un cœur plein d'un tendre re-
tour,

C'est de tous les revers le plus grand en
amour ;

Et se voir enlever ce trésor qu'on adore,

Par la main d'un ami qui lui-même l'ignore,

Y met

TROMPEURS. 35

Y met encor le comble, & le rend plus affreux !

Je me plaignois tantôt de mon sort rigoureux,

Quand mes soins ne pouvoient découvrir sa demeure,

J'aurois beaucoup mieux fait de craindre & de fuir l'heure

Où je devois apprendre un secret si cruel.

Pour moi sa découverte est un arrêt mortel :

Je serois trop heureux d'être dans l'ignorance,

Et du Baron du moins j'aurois la confidence.

Je pourrois dans son sein épancher ma douleur.

Hélas ! J'ai tout perdu, jusqu'à cette douleur.

Quel état violent ! O Ciel ! Que dois-je faire ?

Dois-je fuir ou rester ? m'expliquer ou me taire ?

Que dirai-je au Baron ? Pourrai-je l'aborder ?

Ah ! d'avance, mon cœur se sent intimider.

Je ne pourrai jamais soutenir sa présence,

Mon trouble juste Dieu ! Je le vois qui s'avance.

[*Champagne sort.*]

S C E N E II.

LE MARQUIS, LE BARON.

Le Bar. J'étois impatient déjà de vous revoir.

Eh, bien ! n'avez-vous rien à me faire sçavoir ?

Repondez-moi, Marquis. Vous évitez ma vue ;

Je vois sur votre front la douleur répandue.
Qu'avez-vous ?

Le Marq. Je n'ai rien.

Le Bar. Votre

ton, & votre air

M'affurent le contraire, & vous m'êtes trop cher

Pour vous laisser garder un si cruel silence :
Manqueriez-vous pour moi déjà de confiance ?

Ouvrez-moi votre cœur, parlez donc ?

Le Marq. Je

ne puis.

Le Bar. Mais songez que tantôt vous me l'avez promis.

Qu'avez-vous découvert ? Que venez-vous d'apprendre ?

Le Marq. Plus que je ne voulois !

Le Bar. Je

ne puis vous comprendre,

Et

Et j'exige de vous que vous vous expliquiez :
Me tiendrez-vous rigueur après tant d'amitiés ?

Le Marq. Je dois plutôt cacher le trouble qui m'agite.

Dans l'état où je suis, souffrez que je vous quitte.

Le Bar. Non, arrêtez, Marquis, vous prétendez en vain

Que je vous abandonne à votre noir chagrin.

Vous ne sortirez pas, quoique vous puissiez faire,

Que je n'aye arraché de vous l'aveu sincère
Du sujet qui vous trouble, & qui vous porte à fuir.

Le Marq. Dispensez-moi, Baron, de vous le découvrir ;

Et laissez-moi

Le Bar. Marquis, la résistance est vaine,

Et vous m'éclaircirez.

Le Marq. Quelle effroyable gêne !

Où me vois-je réduit ?

Le Bar. Cédez donc à l'effort

D'un homme tout à vous.

Le Marq. Je crains

Le Bar. Vous avez tort.

Les

Les destins qui tantôt vous cachoient votre
amante,

Ont-ils pû vous porter d'atteinte plus sanglante !

Le Marq. Oüi ; puisque ce secret par vous
m'est arraché,

Je voudrois que son sort me fût encor caché :

Mes gens, de sa demeure, ont fait la découverte,

Mais pour rendre mes feux plus certains
de sa perte,

Ils m'ont trop éclairé.

Le Bar. Que vous ont-ils
appris ?

Le Marq. Tout ce que je pouvois en apprendre de pis.

J'ai sçu que sa famille au plutôt la marie :

Pour comble de chagrin je vais la voir unie

Au destin d'un ami, qui m'enchaîne le bras !

Le Bar. Ce coup est affligeant, mais il
n'égale pas,

Quoique puisse opposer votre douleur extrême,

Le malheur d'ighorer le sort de ce qu'on aime :

Je trouve votre amour, dans ce nouveau chagrin,

Beaucoup moins malheureux qu'il n'étoit ce matin.

TROMPEURS. 39

Le Marq. Rien n'égale, Monsieur, ma disgrâce présente ;
Je sens qu'elle est pour moi d'autant plus accablante
Que je ne puis choisir ni prendre aucun parti ;

Toute voye est fermée à mon espoir trahi.

Le Bar. J'en vois une pour vous très-simple.

Le Marq. Quelle est-elle ?

Le Bar. Poursuivez votre pointe auprès de votre belle.

Le Marq. Le moyen à présent, Monsieur, que je la vois

Promise à mon ami dont son père a fait choix ?

Mon cœur doit renoncer plutôt à ma maîtresse ;

L'honneur & le devoir y forcent ma tendresse.

Le Bar. Il n'est pas question de devoir ni d'honneur ;

Il ne s'agit ici que de votre bonheur.

Le Marq. Monsieur, pour un moment, mettez-vous à ma place,

Feriez-vous ce qu'ici vous voulez que je fasse ?

L'Amour vous feroit-il manquer à l'amitié ?

Le Bar. Oüï, Marquis, sur ce point je ferois sans pitié :

Le scrupule est sottifié en pareille matière,

Et je ne ferois pas grace à mon propre père.

Le

Le Marq. Moi, je ne me sens pas tant d'intrepidité ;

Et quand même j'aurois cette témérité,
Que puis-je espérer ?

Le Bar. Tout, Monsieur,
puisqu'on vous aime ;
Vous devez réussir, j'en répondrais moi-même.

Le Marq. A quoi tous mes efforts pourroient-ils aboutir ?

Le Bar. Mais à rompre un hymen qui doit mal l'assortir.

Le Marq. Il est trop avancé.

Le Bar. Qu'elle
avouë à son Père
Votre amour reciproque.

Le Marq. Elle est
d'un caractère,
D'un esprit trop craintif, pour tenter ce
moyen,
D'autant qu'elle a donné sa voix à ce lien ;
Moi-même à l'y porter j'ai de la répugnance.

Le remords que je sens

Le Bar. Le remords ? Pure enfance !
Ayez pour mes conseils plus de docilité,
Et le succès

Le Marq. J'en vois l'impossibilité ;

Car

TROMPEURS. 41

Car son hymen, vous dis-je, est prêt de se conclure ;

Demain, ce soir peut-être, & ma disgrâce est sûre.

Le Bar. Je veux que cela soit : mettons la chose au pis.

Le Marq. Que puis-je faire alors ?

Le Bar. Ce que fait tout Marquis.

Vous vous arrangerez.

Le Marq. Et de quelle manière ?

Le Bar. En voyant cette belle, en tâchant de lui plaire.

Le Marq. A mon ami, ferois-je un affront si sanglant ?

Le Bar. Sur cet article-là votre scrupule est grand !

A son plus haut degré c'est porter la sagesse.

Si vos pareils avoient cette délicatesse,

Et marquoient tant d'égard pour Messieurs les maris,

Je plaindrois la moitié des femmes de Paris.

Ne tenez pas ailleurs un langage semblable ;

Il vous feroit, Marquis, un tort considérable.

Le Marq. Quand vous parlez ainsi, c'est le ton badin ;

Je forme & je veux suivre un plus juste dessein :

A mes sens revoltés, quelque effort qu'il en coûte,

Le devoir me l'inspire, il faut que je l'écoute.

De

De l'erreur d'un ami, j'abuse trop long-tems;
Je veux la dissiper dans ce même instant,
Et je vais sans détour, à quoique je m'ex-
pose,

Dé mon trouble secret, lui dévoiler la cause.

Le Bar. Ah ! gardez-vous en bien, vous
allez tout gâter.

Le Marq. Juste Ciel ! Est-ce vous qui
devez m'arrêter ?

Le Bar. Oüi, vous allez commettre une
extrême imprudence :

Mais a-t'on jamais fait pareille confidence ?

Le Marq. Eh quoi, voulez-vous donc que
je trompe en ce jour

Un homme que j'estime, & qui m'aime à
son tour ?

Le Bar. Oüi, trompez-le, Monsieur.

Le Marq. C'est
lui faire un outrage.

Le Bar. Trompez-le encore un coup :
trompez-le, c'est l'usage.

Le Marq. Vous me le conseillez ?

Le Bar. Très-
fort, & je fais plus ;

Je l'exige de vous.

Le Marq. Je demeure con-
fus !

Le Bar. Mais dans vos procédés je ne puis
vous comprendre !

Vous avez pour cet homme une amitié bien
tendre ;

Et

Et portant à son cœur le coup le plus mortel,

Par un aveu choquant autant qu'il est cruel,
Vous voulez faire entendre à sa flamme jalouse

Que vous êtes aimé de celle qu'il épouse!
Si quelqu'un s'avisait de m'en faire un égal,
Par moi son compliment feroit reçu fort mal.

Le Marq. Ces mots ferment ma bouche,
& changent ma pensée,

Mon ardeur puisqu'enfin elle s'y voit forcée,
Va suivre le parti que vous lui proposez :

Mais souvenez-vous bien que vous l'y réduisez,

Que vous êtes, Monsieur, garant de ma conduite,

Que vous deviendrez coupable de la fuite ;
Et que si trop avant je me laisse entraîner,
C'est vous, & non pas moi qu'il faudra condamner.

Le Bar. Quoiqu'il puisse arriver, je prens
sur moi la chose ;
Sur ma parole, osez.

Le Marq. Je vous crois
donc, & j'ose.

Le Bar. Avant que vous sortiez, je ferois
curieux
Que vous vissiez l'objet Mais il s'offre
à nos yeux.

SCENE

S C E N E III.

LE BARON, LE MARQUIS, LUCILE.

Le Marq. [à part.] Quel trouble ! En la voyant, j'ai peine à me contraindre !

Luc. [d'un air timide au Baron.] Je cherchois votre sœur.

Le Bar. Approchez-vous sans craindre,
Et faites politesse à Monsieur le Marquis.
Vous ne sçauriez trop bien recevoir mes amis.

Quoi ! vous voilà déjà toute déconcertée ?
Vous changez de couleur, vous êtes empruntée !

Mais, rassurez-vous donc. Devant le monde
ainsi,
Faut-il être étonnée ?

Luc. Et Monsieur l'est aussi !

Le Bar. Il l'est de votre abord.

Le Marq. Pardon, je me rappelle,
Qu'ailleurs plus d'une fois j'ai vû Mademoiselle.

Le Bar. Vous l'avez vûë ailleurs ! Où, Marquis ?

Le Marq. Au Couvent.
Précisément au même où j'allois voir souvent,

Comme

Comme je vous l'ai dit, cette jeune personne.
La rencontre me charme autant qu'elle m'é-
tonne.

L'estime & l'amitié les lioient de si près,
Que l'une & l'autre alors ne se quittoient ja-
mais ;

C'est cet attachement qu'elles faisoient pa-
roître,

A qui je dois, Monsieur, l'honneur de la
connoître.

Le Bar. [à part au Marquis.] Mais rien de
plus heureux pour vous que ce coup-là !
Auprès de son amie elle vous servira.

Elle est simple à l'excès ; mais on peut la
conduire :

Sçait-elle votre amour ?

Le Marq. Tout a dû

l'en instruire ;

J'ai fait en sa présence éclater mon ardeur,
Et comme ma Maîtresse, elle connoît mon
cœur.

Le Bar. Tant mieux ; j'en suis charmé,
la chose ira plus vite.

Le Marq. Dans l'état incertain qui main-
tenant m'agite,

Souffrez que devant vous j'ose l'interroger.

Le Bar. A répondre, je vais moi-même
l'engager.

Le Marq. Non, je veux sans contrainte
apprendre de sa bouche

Quels sont les sentimens de l'objet qui me
touche ;

Parlez,

Parlez, belle Lucile, ils vous sont connus
tous,

Mon amante n'a rien qui soit caché pour
vous ;

Et vous devez souvent en avoir des nou-
velles.

Luc. Il est vrai.

Le Marq. J'en apprens une
des plus cruelles ;

Ses parens, m'a-t'on dit, veulent la marier.

Luc. Oüi.

Le Marq. Ciel ! Quel oüi fu-
neſte ! & qu'il doit m'effrayer !

Le Bar. Raffurez-vous ; je veux rompre
ce mariage.

Le Marq. [à *Lucile.*] L'approuve-t'elle ?

Luc. Non.

Le Bar. [au *Marquis.*] Pour
vous l'heureux préſage !

Le Marq. Comment ſe trouve-t-elle à pré-
ſent ?

Luc. Mal & bien.

Le Marq. Penſe-t'elle ?

Luc. Beaucoup.

Le Marq. Et que dit-elle ?

Luc. Rien.

Le Bar. Quel diſcours ! Parlez mieux,
qu'on puiſſe vous entendre.

Le Marq. Ces mots ſont d'un grand ſens
pour qui ſçait les comprendre ;

J'ai

J'ai toujours eu du goût pour la précision.

Le Bar. Vous devez donc goûter la conversation.

Le Marq. Infiniment, Monsieur.

Le Bar. C'est

par-là qu'elle brille :

Mal & bien, rien, beaucoup ; la singulière fille !

Tenez, s'il est possible, un discours plus suivi.

Le Marq. Du peu qu'elle m'a dit vous me voyez ravi !

[*A Lucile.*] Ma Maîtresse à mon sort est-elle bien sensible ?

Luc. Oïi, votre état la jette en un trouble terrible ;

Moi, qui connois son cœur, je puis vous l'assurer.

Le Bar. Prodige ! La voilà qui vient de proferer

Deux phrases tout de suite.

Le Marq. [*à part.*] A peine je suis maître

De mes sens agités !

Luc. J'en ai trop dit peut-être,

Et je m'en vais.

Le Bar. Bon !

Le Marq. [*à Lucile.*] Non, c'est moi qui vais sortir.

[*A part.*] Mon transport à la fin pourroit me découvrir.

Le

Le Bar. [au Marquis.] Je vais la faire agir
auprès de son amie.

Le Marq. Mademoiselle, Adieu, songez
bien, je vous prie,
Qu'il faut que votre cœur pour moi parle
aujourd'hui,
Et que je suis perdu si je n'ai son appui.
[Il sort.]

SCENE IV.

LE BARON, LUCILE.

Le Bar. Je ne vous conçois pas! vous êtes
étonnante!
Vous paroissez toujours interdite & trem-
blante;
Vous vous présentez mal, & vous n'épar-
gnez rien
Pour ternir votre éclat par un mauvais main-
tien;
Et lorsqu'à répliquer votre bouche est ré-
duite,
C'est par monosyllabe, & sans aucune suite.
Répondez, est-ce gêne? Est-ce obstination?
Est-ce peu de lumières? Est-ce distraction?
Mais levez donc les yeux quand je vous in-
terroge.

Luc. Je vous suis obligée.

Le Bar. Eh! sur
le pied d'éloge

Prenez-

Prenez-vous mon discours ?

Luc. Mais comme il vous plaira.

Le Bar. Le moyen de tenir, à ces répliques là ?

Luc. Mais, j'ai mal dit, je crois.

Le Bar. [à part.] Que ce je crois est bête !

Luc. Excusez, mais votre air m'intimide & m'arrête.

Le Bar. Selon vous, j'ai donc l'air bien terrible ?

Luc. Oüi, vraiment.

Le Bar. Votre bouche me fait un aveu bien charmant !

Luc. Mais il est naturel.

Le Bar. Vous êtes ingenuë.

Luc. Oh, beaucoup.

Le Bar. Abregeons, son entretien me tue !

Laiſſons, Mademoiſelle, un diſcours ſuperflu.

Il faut que le Marquis ſoit par vous ſecouru.

Luc. Secouru !

Le Bar. Promptement.

Luc. En quoi donc, je vous prie.

Le Bar. Il faut à ſon ſujet parler à votre amie.

S'il n'étoit queſtion que d'une folle ardeur,
Bien loin de vous preſſer d'agir en ſa fa-
veur,

Je

Je vous le défendrais : mais son amour est sage,

Et pour elle il s'agit d'un très-grand mariage

Où tout, en même tems se trouve réuni,

La naissance, le bien, avec l'âge assorti.

Son bonheur en dépend ; ainsi, Mademoiselle,

C'est remplir le devoir d'une amitié fidelle.

Peignez donc à ses yeux le désespoir qu'il a ;

Dites-lui qu'il se meurt.

Luc. Elle le sçait

deja.

Le Bar. N'importe, exagerez son mérite
& sa flâme.

Pres d'elle employez tout pour attendrir son
ame ;

Et de son Prétendu dites beaucoup de mal :
Peignés le dissipé, fat, inconstant, brutal.

Luc. Je n'ose pas tout haut dire ce que
j'en pense.

Le Bar. Parlez, ne craignez rien.

Luc. Oh !
sans la bienséance

Le Bar. Pour l'homme en question point
de ménagement.

Luc. [riant.] Quoi ! vous me l'ordonnez ?

Le Bar. Oüi,
très expressement.

Quand je vous parle ainsi, qui vous oblige à
rire ?

C'est une nouveauté : mais j'y trouve à redire ;
Ce

Ce rire maintenant est des plus déplacés.

Luc. Mais il ne l'est pas tant, Monsieur,
que vous pensez. [*Elle sort.*]

Le Bar. [*à part.*] Ces imbéciles-là, gau-
ches en toute chose,

Ou ne vous disent mot, ou ricannent sans
cause.

[*A Lucile.*] Quoiqu'il en soit, songez à ce
que je vous dis :

Disposez votre amie en faveur du Marquis.

Ce que j'attens de vous veut de la diligence.

Il faut

Luc. Monsieur, voilà votre
sœur qui s'avance.

Le Bar. Ma sœur ! Le personnage est fort
intéressant,

Et digne d'interrompre un discours impor-
tant !

S C E N E V.

LUCILE, CELIANTE, LE BARON.

Le Bar [*à Lucile.*] Representez sur tout,
exprés je le répète,

Que l'ardeur du Marquis est sincère & par-
faite.

Luc. C'est la troisième fois que vous me
l'avez dit.

Le Bar. Oh ! pour le bien graver au fonds
de votre esprit,

T

Morbleu !

Morbleu! je ne sçaurois assez vous le redire.
Je suis

Luc. Vous vous fâchés, Monsieur, je me retire.

S C E N E VI.

CELIANTE, LE BARON.

Cel. Vous la traitez, mon frère, avec trop de hauteur !

Et vous l'étourdifiez. Employez la douceur.

Le Bar. La douceur, dites-vous ? La douceur est charmante !

Cel. Trouvez bon cependant que je vous représente,
Qu'une telle conduite auprès d'elle vous nuit ;

Et qu'à la fin sa haine en peut être le fruit.
Qu'elle sent

Le Bar. Trouvez bon
que jè vous interrompe,
Pour vous dire, ma sœur, que votre esprit se trompe.

Cel. Elle s'est plainte à moi, je dois vous informer

Le Bar. Tous ces petits propos doivent peu m'allarmer.

Cel. Mais vous allez bien-tôt voir arriver son père.
Pour son appartement comment allez vous faire ?

Ma

Ma sincère amitié

Le Bar. Se donne

trop de soins,

Et pour notre repos, aimez nous un peu moins.

Cel. Vous n'avez jamais rien d'agréable à me dire.

Le Bar. Rien d'agréable ! Il faut autrement me conduire.

J'aurai soin désormais de vous faire ma cour.

Cel. Pour moi, votre mépris augmente chaque jour.

Le Bar. Et puisque vous aimez les choses agréables,

Je ne vous tiendrai plus que des propos aimables :

Je louerai votre esprit, votre air, votre enjouement !

Cel. Ah ! ne me raillez-pas aussi cruellement.

Le Bar. Celiante, pour vous je viens de me contraindre ;

Je vous dis des douceurs, & vous osez vous plaindre ?

Cel. Moi, je vous dois ici dire vos vérités, Et vais d'un bon avis payer vos duretés.

Le Bar. Encore des avis !

Cel. Vous êtes

fort aimable

Le Bar. Le début est flatteur.

Cel. Prévenant,

doux, affable

Pour les gens du dehors que ménage votre
art ;

A vos civilités le monde entier a part

Parce qu'il est, Monsieur, l'objet de votre
culte,

Et l'oracle constant que votre esprit consulte :

Mais mon frère chez lui sçait se dédommager

Des égards qu'il prodigue à ce monde étran-
ger.

Il dépouille en entrant sa douceur politique ;

Méprisant pour sa sœur, dur pour son do-
mestique,

Fâcheux pour sa maîtresse, & froid pour ses
amis,

Il prend une autre forme, & change de ver-
nis.

Tout craint dans sa maison, & tout fuit sa
rencontre :

Le courtisan s'éclipse, & le tiran se montre.

Le Bar. [d'un ton irrité.] Ma sœur !

Cel. Le trait

est fort, mais vous me l'arrachez ;

Et j'ai peint dans le vrai, puisque vous vous
fâchez.

Je l'ai fait toutes fois dans une bonne vûë :

Profitez-en, ou bien si l'erreur continuë,

Des vôtres, redoutez le funeste abandon ;

Craignés de vous trouver seul dans votre
maison,

Et de n'avoir d'ami que ce monde frivole,

Dont un soufle détruit l'estime qui s'envole.

S C E N E

SCENE VII.

LE BARON *seul.*

Je serois trop heureux de me voir délivré
De ces especes-là, dont je suis entouré.
Mais sortons ; il est temps de faire ma tournée,

Et de régler l'effor de toute la journée.

Passons chez la Marquise, & chez le Commandeur ;

Voyons la Présidente, & puis mon Rapporteur.

SCENE VIII.

LE BARON, LISETTE.

Lis. Monsieur, je viens . . .*Le Bar.* Allez . . .*Lis.* Mais

daignez me permettre,
Monsieur

Le Bar. Mes gens au Duc
ont ils porté ma lettre ?

Lis. Je pense que la Fleur est sorti pour cela.

Le Bar. Je pense est merveilleux, & ces animaux-là

Répondent la plûpart aussi mal qu'ils agissent.

Mes ordres, comme il faut, jamais ne s'accomplissent.

Lis. Mais Monsieur de Forlis

Le Bar. Quoi,

Monsieur de Forlis ?

Lis. Arrive en ce moment. Je vous en avertis,

Pour que vous descendiez.

Le Bar. Je vous suis

redevable

De venir m'avertir ; Le terme est admirable ?

Lis. [à part.] Quel homme ! Mais Monsieur . . .

Le Bar. Allez, parlez plus bas ;
Annoncez désormais, & n'avertissez pas.

[*Lisette rentre.*]

SCENE IX.

LE BARON, *seul.*

Forlis, pour arriver, a mal choisi son heure :
J'allois sortir, il faut que pour lui je demeure.

C'est mon ami, je vais l'embrasser simplement,

Et le quitter après le premier compliment ;

Mais de le prévenir, il m'épargne la peine.

SCENE

SCENE X.

LE BARON, M. DE FORLIS.

Le Bar. [embrassant *M. de Forlis.*] Votre
santé, Monsieur ?

M. de Forl. Assez ferme.

Et la tienne,
Baron ?

Le Bar. Bonne.

M. de Forl. Tant mieux.

J'ai voulu me hâter
Pour t'unir à ma fille, & par là, cimenter
L'ancienne amitié qui nous unit ensemble.

Le Bar. Je suis vraiment charmé que ce
nœud nous assemble.

M. de Forl. Tu me fais cet aveu d'un air
bien glacial !

Je suis très-éloigné du cérémonial :
Mais je veux qu'un ami, quand il me voit,
s'épanche,
Et me marque une joye aussi vive que
franche.

Dix ans de connoissance ont ôté de mon prix,
Et ta vertu n'est pas d'accueillir des amis ;
La mienne est par bonheur d'avoir de l'in-
dulgence.

Le Bar. Pardon, mais je me vois dans
une circonstance
Qui malgré moi, Monsieur, me force à vous
quitter.

Je vous laisse le Maître, & je cours m'acquitter,

D'un devoir

M. de Forl. Quand j'arrive!

Le Bar. Il

est indispensable.

M. de Forl. Celui d'être avec moi, me paroît préférable,

Et j'ai besoin de toi pour tout le jour entier ;

Si c'est une corvée, il la faut effuyer.

Le Bar. J'ay trente affaires.

M. de Forl. Va,

trente de ces affaires

Ne doivent pas tenir contre deux nécessaires.

Le Bar. Je ne puis différer, & j'ai promis d'honneur.

M. de Forl. De ces promesses là je connois la valeur.

Le Bar. Ce sont de vrais devoirs.

M. de Forl. Tien,

je vais en six phrases

Te peindre ces devoirs, qu'ici tu nous emphâses.

Aller d'abord montrer aux yeux de tout Paris

La dorure & l'éclat d'un nouveau Vis à Vis ;

Eclabouffer vingt fois la pauvre infanterie,

Qui se sauve, en jurant, de la cavalerie :

De toilette en toilette aller faire sa cour,

Apprendre & débiter la nouvelle du jour ;

Puis au Palais Royal joindre un cercle agréable,

Et lier pour le soir une partie aimable ;

Ne

TROMPEURS. 59

Ne boire à ton dîner que de l'eau seulement,

Pour sabler du champagne à souper largement :

Faire l'après-midi mille dépenses folles,
En deux médiateurs perdre huit cens pistoles ;

Sur une tabatière, ou bien sur des habits,
Dire ton sentiment, & ton sublime avis ;
Conduire à l'Opéra la Duchesse indolente,
Médire ou bien broder avec la Présidente ;
Avec le Commandeur parler chasse & chevaux ;

Chez le petit Marquis découper des oyseaux :

Voilà le plan exact de ta journée entière,
Tes devoirs importants, & ta plus grave affaire.

Le Bar. Monsieur le Gouverneur, vous nous blâmez à tort,

On ne vit point ici comme dans votre Fort.
Nous devons y plier sous le joug de l'usage ;

Ce qui paroît frivole est dans le fonds très-sage.

Tous ces aimables riens qu'on nomme amusement,

Forment cet heureux cercle & cet enchaînement,

De qui le mouvement journalier & rapide

Nous fait, par l'agréable, arriver au solide.

C'est par eux que l'on fait les grandes liaisons,

Qu'on acquiert les amis, & les protections ;
Au sein des jeux rians on perce les mystères ;

Le plaisir est le nœud des plus grandes affaires ;

Le succès en dépend, tout y va, tout y tient,

Et c'est en badinant que la faveur s'obtient.

M. de Forl. Il donne en habile homme un bon tour à sa cause,

Et je sens dans le fonds qu'il en est quelque chose.

Le Bar. Si j'ai quelque crédit moi-même près des grands,

Je le dois à ces riens.

M. de Forl. Je te prens

sur le temps.

Pour rendre à mes regards ta conduite louable,

Employe en ma faveur ce crédit favorable.

L'occasion est belle, & voici le moment :

Fais agir tes amis pour le Gouvernement

Qu'à la place du mien à la cour je demande ;

Tu sçais, pour l'obtenir, que mon ardeur est grande ;

Qu'il doit, outre l'honneur grossir mes revenus,

Et qu'il produit par an dix mille francs de plus :

Par

TROMPEURS. 61

Par plusieurs concurrens, cette place est briguée ;

Du Royaume, Baron, c'est la plus distinguée.

Un homme bien instruit m'a marqué de partir ;

De mettre tout en œuvre, il vient de m'avertir.

Un motif si pressant, joint à ton mariage,
M'a fait prendre la poste & hâter mon voyage.

As-tu sollicité ; Depuis près de deux mois
Je t'en ai par écrit prié plus de vingt fois :

Tu m'as promis de voir le Ministre qui
t'aime ;

L'as-tu fait ? Puis-je bien m'en fier à toi-même ?

Le Bar. Oüi : mais permettez. . .

M. de Forl. Non,
je te connois trop bien.

Ne crois pas m'échapper.

Le Bar. Un seul instant.

M. de Forl. Non, rien.

Je ne te ferois pas grace d'une seconde.

Si tu prens une fois ton effor dans le monde,
Crac, te voila parti jusqu'à demain matin.

Le Bar. Puisque vous le voulez, & qu'il
le faut enfin,

Je dînerai chez moi.

M. de Forl. Effort rare

& sublime !

Sacrifice étonnant ! Grande preuve d'estime !

Le

Le Bar. Nous mangerons ensemble un poulet sans façon,

Et je vais vous donner un dîner d'ami.

M. de Forl. Non.

Je crains ces dîners-là : J'aime la bonne chère :

Et traite-moi plutôt en personne étrangère :

Tu n'auras qu'à donner tes ordres pour cela,

Et l'appétit chez moi se fait sentir déjà.

Le chemin que j'ai fait est très considérable,

Et me fait aspirer au moment d'être à table,

En attendant, passons dans mon appartement,

Nous parlerons ensemble.

Le Bar. Attendez

un moment.

M. de Forl. Comment donc ! Que veut dire un discours de la sorte ?

Le Bar. Tout n'est pas disposé comme il convient.

M. de Forl. Qu'importe.

Je puis m'y reposer.

Le Bar. Non, Monsieur.

M. de Forl. Et pourquoi ?

Le Bar. C'est qu'il est occupé.

M. de Forl. Tu

te mocques de moi.

Et par qui donc l'est-il ?

Le Bar. Par un fort

galant homme.

M. de Forl. La chose est toute neuve ; & cet homme se nomme ?

TROMPEURS.

63

Le Bar. Son nom m'est échappé.

M. de Forl. Rien
n'est plus ingénu.

Mon logement est pris, & par un inconnu !

Le Bar. C'est un Abbé, Monsieur.

M. de Forl. Un
Abbé !

Le Bar. Mais, de grace . . . :

M. de Forl. Qu'on eût mis dans ma chambre un Militaire, passe :

Mais un petit Colet me déloger ainsi !

Le Bar. Je n'ai pas cru, d'honneur, vous
voir sitôt ici ;

Il m'est recommandé d'ailleurs par des personnes

Qui peuvent tout sur moi.

M. de Forl. Tes
excuses sont bonnes.

Le Bar. Mais si vous le voulez, Monsieur,
absolument,

Vous pourrez aujourd'hui prendre mon logement ;

Ou bien, comme l'Abbé part dans l'autre
semaine,

Et que de nos façons il faut bannir la gêne :
Vous logerez plus haut.

M. de Forl. Oüi, je
t'entens, Baron :

Et pour le coup je vais coucher dans le don-
geon.

Le Bar.

Le Bar. Vous êtes mon ami.

M. de Forl. La

chose est plus choquante :

Mais tout mon dépit cède à ma faim qui s'augmente.

Vien ; dans ce moment-ci, si tu veux m'obliger ;

Loge-moi vite

Le Bar. Où donc ?

M. de Forl. Dans

ta sale à manger.

A C T E III.

S C E N E I.

LE BARON, LE MARQUIS.

Le Bar. **D**E Forlis par bonheur fait la méridienne ;

Je respire. Entre nous son amitié me gêne.
Sa fille doit parler à l'objet de vos feux.

Le Marq. Je vous suis obligé de vos soins généreux.

Le Bar. L'affaire est en bon train.

Le Marq. Il est

vrai, je commence

A me flatter, Monsieur, d'une douce espérance.

Le Bar. Je suis charmé de voir que vous pensiez ainsi.

Le

TROMPEURS. 65

Le Marq. La joye enfin succède au plus affreux foudry.

Je ne puis exprimer le plaisir que jè goûte :
On n'imagine point jusqu'où va

Le Bar. Je m'en doute.

Le Marq. Non, non, vous ignorez combien il est flatteur.

Je ne sçai quoi pourtant m'arrête au fonds du cœur.

Le Bar. Comment ! Votre ame encore est-elle intimidée ?

Le Marq. Oüi, tromper un ami révolte mon idée,

Et je sens que je blesse au fonds la probité.

Le Bar. Marquis encore un coup, cessez d'être agité ;

Elle n'est point blessée en des choses semblables.

Le Marq. En est-il, où ses droits ne soient point respectables !

Et ne doit-elle point régler en tout nos pas ?

Le Bar. Non, Marquis, sur l'amour elle ne s'étend pas.

Le Marq. Et par quelle raison ?

Le Bar. Ce n'est pas là sa place.

Elle y seroit de trop.

Le Marq. Un tel discours me passe !

Le Bar. J'ai plus d'expérience, & dois vous éclairer.

La droiture est un frein que l'on doit révéler.
Du

Du monde ce sont là les maximes constantes,
Dans tout ce que l'on nomme affaires importantes,

Devoirs essentiels de la société,
Dont ils sont les liens, & comme le traité.
On la doit consulter, sur tout dans l'exercice
Des charges de l'Etat d'où dépend la justice ;

Dans ce qui, parmi nous, est de convention,
Et forme par degré la réputation :

Mais elle est sans pouvoir pour tout ce qu'on appelle

Du nom de badinage, ou bien de bagatelle ;
Pour tout ce qu'on regarde universellement
Sur le pied de plaisir, ou de délassement.

Dans un tendre commerce, elle n'est plus admise,

Et même s'en piquer devient une sottise.

L'amour n'est plus qu'un jeu, qu'un simple amusement

Où l'on est convenu de tromper finement ;
D'être duppe ou fripon, le tout sans conséquence,

Mais d'être le dernier pourtant avec décence.

Le Marq. Le plus beau des liens, d'où dépend notre paix,

Peut-il être avili jusques à cet excès ?

Le monde est étonnant dans sa bisarrerie.

Le joueur qui friponne est couvert d'infamie,

Et

Et le perfide amant qui trompe, & qui trahit,

Deviens homme à la mode, & se met en crédit.

Quel travers dans les mœurs, & quel affreux délire !

Aussi grossièrement peut-on se contredire ?

Le Bar. C'est l'idée établie, il faut s'y conformer.

Le Marq. Mon ame, à penser faux, ne peut s'accoutûmer.

Le Jeu, dont j'ai parlé, commerce de caprice,

Fondé sur l'intérêt, la fraude & l'avarice, S'est rendu, par l'usage, un lien révéré :

Les devoirs en sont saints, le culte en est sacré.

A ses engagements le fier Honneur préside ; Et ses dettes, sur tout, sont un devoir rigide :

Au jour précis, à l'heure, il faut, pour les payer,

Vendre tout, & frustrer tout autre créancier.

Et l'amour tendre & pur devient un nœud frivole,

Où l'on est dispensé de tenir sa parole.

Le joug de l'Amitié n'est pas plus respecté ;

On veut qu'ils soient tous deux exempts de probité :

Leurs

Leurs devoirs sont remplis les derniers ; &
leurs dettes

Ou ne s'acquittent pas, ou sont mal satisfaites.

Mais rendez-moi raison d'un tel égarement,
Vous, profond dans le monde, & son digne
ornement.

Le Bar. Je conviens avec vous, Marquis,
& je confesse

Quel'esprit qui l'agite est souvent une yvresse.
Du sein de la lumière il tombe dans la nuit,
De ses écarts souvent l'injustice est le fruit ;
Mais il est notre maître, & nous devons le
suivre ;

Nous sommes par état, tous deux forcés d'y
vivre.

Pour y plaire, y briller, pour avoir ses faveurs,

Il faut prendre, Marquis, jusques à ses erreurs.

Dès qu'ils sont établis, préférer ses usages,
Quelques choquans qu'ils soient, aux raisons
les plus sages.

Quoi qu'il en coûte, on doit se mettre à l'unisson,

Et tout sacrifier pour avoir le bon ton.

Si-tôt qu'il le condamne, il faut fuir tout
scrupule,

Et même les vertus qui rendent ridicule.

Le Marq. N'en déplaîse au bon ton, dont
je suis rebattu,

Nous ne devons jamais rougir de la vertu.

Le

Le Bar. J'aime à voir qu'en votre ame elle
se développe ;

Mais il faut vous résoudre à vivre en Misantrope.

Vous devez renoncer à tout amusement,
Aller dans un désert vous enterrer vivant ;

Ou, de cette vertu temperer les lumières,
L'habiller à notre air, la faire à nos manières.
J'avoûrai franchement que vous me faites
peur.

Orné de tous les dons de l'esprit & du cœur,
Vous allez, je le vois, si je ne vous seconde,
Vous donner un travers en entrant dans le
monde ;

Vous perdre exactement par excès de raison,

Et d'un Caton précoce acquérir le surnom,
Choquer les mœurs du tems ; & par cette
conduite,

Vous rendre insupportable à force de mérite.

Le Marq. Vos discours dans mon cœur
font passer votre effroi.

Ce Monde que je blâme a des attrait pour
moi.

Je ne puis vous cacher que, né pour y paroître,

Je l'aime, & brûle en beau de m'y faire
connoître.

Son commerce est un bien dont je cherche à
jouir,

Et m'en faire estimer est mon premier desir.

J'ai,

J'ai, pour vivre content, besoin de son suffrage.

Dans ce juste dessein si je faisois naufrage,
Je ne pourrois, Baron, jamais m'en consoler.

La crainte que j'en ai me fait déjà trembler.
Pour voguer sûrement sur cette mer trompeuse,

Je demande & j'attends votre aide généreuse.
Daignez donc me guider de la main & de l'œil ;

Et pour m'en garantir, montrez-moi chaque écueil.

Le Bar. Vous me charmez ; je suis tout prêt de vous instruire,

Et vous n'avez, Marquis, qu'à vous laisser conduire.

Je veux choisir pour vous le jour avantageux,
Saisir, pour vous placer, le point de vûe heureux ;

A vos dons naturels joindre les convenances,
Y répandre des clairs, y mettre des nuances ;
Et faire enfin de vous, vous donnant le bon tour,

L'homme vraiment aimable, & le héros du jour.

Je ne m'en tiens pas là. Non, Marquis, je vous aime ;

Je veux vous rendre heureux en dépit de vous-même.

Mon

Mon amitié, dans peu, compte en venir à bout :

Votre amante en répond, elle a pour vous du goût :

C'est le point principal, & qui rend tout facile :

Mais point de sot scrupule, & montrez-vous docile.

Me le promettez-vous ?

Le Marq. J'y ferai mon effort.

Le Bar. Pour la mieux disposer, écrivez-lui d'abord.

Le Marq. J'avois pris ce parti. J'ai même ici ma lettre ;

Mais je ne sçai comment la lui faire remettre.

Le Bar. Attendez . . . Il s'agit d'un établissement,

Et cet hymen, pour vous, est un coup important ?

Le Marq. Oüi, par mille raisons c'est un bien où j'aspire ;

Et c'est, pour l'en presser que je lui viens d'écrire.

Le Bar. La chose étant ainsi, j'imagine un moyen . . .

Oüi, Lucile pour vous doit lui parler.

Le Marq. Eh

bien ?

Le Bar. Sans blesser la sagesse, elle peut la lui rendre,

Et même l'amitié l'engage à l'entreprendre.
D'autres

D'autres la commettraient.

Le Marq. Oüi,

c'est ce que je crains.

On ne peut la remettre en de meilleures
- 21 - mains.

Le Bar. Donnez-moi la lettre, elle sera
renduë,

Et je vais en charger ma jeune prétenduë.

Le Marq. Moi-même je voudrois, lui
donnant mon billet,

Le lui recommander.

Le Bar. Vous serez satisfait.

Attendez un moment. [Il rentre.]

SCENE II.

LE MARQUIS *seul.*

Il fert trop bien ma

flamme !

Mais chassons, après tout, cet effroi de mon
ame,

Quand j'en puis profiter sans blesser mon
devoir.

Le Baron, dans ce jour, il me l'a fait trop
voir,

Pour l'aimable Forlis sent un mépris insigne ;
Il dédaigne un bonheur dont son cœur n'est
pas digne.

De

TROMPEURS. 73

De sa grace naïve il méconnoît le prix.
Elle auroit un tyran ; & l'hymen, j'en fré-
mis !

Je dois l'en garantir, moins pour moi que
pour elle.

L'amour, la probité, la pitié, la raison,
Tout me fait une loi de tromper le Baron.
Employer l'artifice en cette conjoncture,
C'est servir la Vertù, non trahir la droiture.
Lui-même, qui plus est, me conduit par la
main.

Je la vois, sa présence affermit mon dessein.

S C E N E III.

LUCILE, LE BARON, LE MARQUIS.

Le Bar. [à *Lucile.*] Oüi, le Marquis at-
tend de vous un grand service,
Et vous seule pouvez lui rendre cet office.
Songez qu'il le mérite, & qu'il est mon
ami.

Luc. Monsieur...

Le Bar. Il ne faut pas
l'obliger à demi.

Luc. [au *Marquis.*] De quoi s'agit-il donc,
Monsieur ?

Le Marq. C'est une lettre
Que j'ose vous prier instamment de re-
mettre...

Luc.

Luc. A qui ?

Le Marq. Mademoiselle, à
cet objet charmant
Dont vous êtes l'amie & dont je suis l'a-
mant.

Il y verra les traits de l'amour le plus tendre.

Luc. [*prenant la lettre.*] Je ne manquerai
pas, Monsieur, de la lui rendre.

Le Bar. Fort bien, je suis content de ce
procédé-là :

Peut-être, avec le tems, mon soin la for-
mera.

Le Marq. Et puis-je me flatter qu'elle
soit bien reçue ?

Luc. Mais, je n'en doute point.

Le Marq. Quand
elle l'aura lue,
Puis-je encore espérer qu'elle me répondra ?

Luc. Oüi, Monsieur, je le crois, dès
qu'elle le pourra.

Le Marq. Oserai-je, pour moi, compter
sur votre zèle ?

Luc. Mais je ferai, Monsieur, mon pos-
sible auprès d'elle.

Le Bar. Elle répond, vraiment, beaucoup
mieux que tantôt,

Il se fait déjà tard, & partons au plutôt.

Votre ame est à présent dans une douce at-
tente.

Volons chez la Comtesse, elle est impatiente :

Voilà

TROMPEURS. 75

Voilà l'heure ; & d'ailleurs, je dois voir en passant

Le Commandeur.

Le Marq. Daignez m'accorder un instant.

C'est un point capital oublié dans ma lettre. Mademoiselle...

M. Luc. Eh bien, Monsieur ?

Le Marq. Sans la commettre,

Si dans cette journée, & par votre moyen, Je pouvois obtenir un moment d'entretien.

Luc. Elle ne sort jamais.

Le Marq. Je puis,

Mademoiselle,

Trouver l'occasion de lui parler chez elle ; Et c'est, pour tous les deux, un bien essentiel.

Luc. Mais elle est sous les yeux d'un surveillant cruel, Qui faussement paré d'une douceur trompeuse,

L'intimide, la tient dans une gêne affreuse.

Le Bar. Son cœur, à le tromper, doit avoir plus de goût,

Et ne rien épargner, pour en venir à bout.

Il faut à ses dépens jouer la Comédie,

Et je veux le premier être de la partie.

Luc. Mais vous m'encouragez.

Le Marq. Dès que Monsieur le veut, Convenez qu'on le doit, & songez qu'on le peut.

Le Bar. [au Marquis.] Profitons des momens où son père sommeille ;
 Dépêchons-nous, partons avant qu'il se réveille.
 [Lucile rentre.]

SCENE IV.

LE BARON, LE MARQUIS, M. DE FORLIS.

M. de Forl. [arrêtant le Baron.] Je t'arrête au passage, & bien m'en prend, parbleu.
Le Bar. Mais, Monsieur, j'ai promis.
M. de Forl. Il m'importe fort peu.

SCENE V.

LE BARON, LE MARQUIS, M. DE FORLIS, LA COMTESSE.

La Comt. [au Baron.] Comment donc ! Est-ce ainsi que l'on se fait attendre ? Moi-même il faut, chez vous, que je vienne vous prendre : Cet oubli me surprend, sur tout de votre part.
 Vous, prévenant, exact.

Le Bar. Pardonnez mon retard.

La Comt. Je ne puis à ce trait, Monsieur, vous reconnoître.

Le

TROMPEURS. 77

Le Bar. De sortir de chez moi je n'ai pas été maître ;

Et je suis arrêté même dans ce moment.

La Comt. Par qui donc ?

M. de Forl. C'est

par moi, Madame, absolument

J'ai besoin du Baron pour cette après-dinée.

La Comt. Moi, je l'ai retenu pour toute la journée.

M. de Forl. Avec tout le respect que je dois vous porter,

Sur vos prétentions je compte l'emporter.

La Comt. N'en déplaise à l'espoir dont votre esprit se flatte,

Vous venez un peu tard, je suis première en date.

Le Bar. [à *M. de Forlis.*] Vous voyez bien, Monsieur, que je n'impose point.

M. de Forl. Mais vous sçavez qu'au mien votre intérêt est joint.

L'affaire est sérieuse autant qu'elle est pressante.

La Comt. Oh ! Celle qui m'amène est plus intéressante.

M. de Forl. Mon bonheur en dépend, & le sien propre y tient.

La Comt. Mais c'est un Phénomene, & Paris en convient.

M. de Forl. J'arrive tout exprès du fond de la Bretagne.

La Comt. Moi, quinze jours plutôt j'ai quitté la campagne.

M. de Forl. S'il retarde d'un jour, mes pas seront perdus.

La Comt. Passé ce soir, Monsieur, on ne l'entendra plus ;
Il part demain.

M. de Forl. Qui donc ! je ne puis vous comprendre.

La Comt. Ce Violon fameux que nous devons entendre.

M. de Forl. Quoi ! C'est un Violon qui balance mes droits ?

La Comt. Il doit jouer, Monsieur, pour la dernière fois.

M. de Forl. Voilà donc ce devoir unique, indispensable !
Je tombe de mon haut !

La Comt. C'est un homme admirable,
Et qui tire des sons singuliers & nouveaux.

Ses doigts sont surprenans, ce sont autant d'oiseaux.

Doux & tendre, d'abord il vole terre à terre ;

Puis, tout à coup bruiant, il devient un tonnerre.

Rien n'égale, en un mot, Monsieur Vacarmini.

M. de Forl. Vacarmini, Madame, ou Tapagimini,

Tout merveilleux qu'il est, n'est pas un personnage

Qui

Qui mérite, sur moi, d'obtenir l'avantage.

La Comt. Eh ! Qui donc êtes-vous, pour
jouer contre lui ?

M. de Forl. Quelqu'un que Monsieur doit
préférer aujourd'hui.

La Comt. Je vous crois du talent, & beau-
coup de mérite :
Mais vous ne partez pas apparemment si
vîte.

On pourra vous entendre un autre jour.

M. de Forl. Comment !

La Comt. Oïii, quel est votre Fort, Mon-
sieur, précisément ?

La musette, la flutte, ou le violoncelle ?

M. de Forl. Moi joueur de musette ? Ah !
la chose est nouvelle,

La bagatelle seule occupe vos esprits :

Un soin plus sérieux me conduit à Paris.

La Comt. Quelle est donc cette affaire, &
si grave & si grande ?

M. de Forl. C'est un Gouvernement qu'à
la Cour je demande.

La Comt. Un Gouvernement ?

M. de Forl. Oïii.

La Comt. Quoi !
ce n'est que cela ?

Oh rien ne presse moins ; si ce n'est celui-
là,

Vous en aurez un autre, & la chose est fa-
cile.

Mais pour l'homme divin, qui part de cette
ville,

Le bonheur de l'entendre à ce jour est borné.

Il faut, il faut saisir le moment fortuné.

Si le Baron manquoit cet instant favorable,
Il n'en trouveroit pas dans dix ans un semblable.

Le Bar. Oüi, Madame a raison, & j'en dois profiter.

M. de Forl. Quoi! pour un vain plaisir tu veux donc me quitter?

Un ancien ami n'a pas la préférence?

La Comt. Moi, je suis près de lui nouvelle connoissance.

Il me doit plus d'égards.

M. de Forl. Oüi, s'il faut parier,

C'est toujours pour celui qu'il connoît le dernier.

La Comt. [au Bar.] Le plaisir que j'attens me transporte d'avance.

Donnez moi donc la main, partons en diligence.

Le Bar. A des ordres si doux je me laisse entraîner

Le Marq. [à M. de Forlis.] Monsieur, je vous promets de vous le ramener.

La Comt. Non, c'est flatter Monsieur d'un espoir téméraire.

J'enlève le Baron pour la journée entière.

Je ne dérange rien dans les plans que je fais.

Au

TROMPEURS. 81

Au sortir du Concert je le mène aux François,

Où j'ai depuis huit jours une loge louée,
Pour voir la nouveauté qui doit être jouée ;
Et de-là nous devons être d'un grand sou-

per,
Qui va jusqu'à minuit au moins nous oc-

cuper ;
Puis de la table au bal, où déguisée en

Flore,
Je ne rendrai Zephir qu'au lever de l'au-

rore.
Le Bar. [à *M. de Forlis.*] Je reviendrai,
Monsieur, & ne la croyez pas.

M. de Forl. Pour en être plus sûr j'accom-

pagne tes pas.

A C T IV.

S C E N E I.

CELIANTE, M. DE FORLIS.

Cel. VOUS êtes, je le vois, mécontent
de mon frère,

Monsieur ?

M. de Forl. Je suis trop franc pour
dire le contraire :
Sans un motif secret qui pour lui m'atten-

drir,

U 4

Je

Je ferois hautement éclater mon dépit ;
Et je n'en eus jamais une si juste cause.

Cel. Eh ! quel nouveau sujet, Monsieur,
vous indispose ?

M. de Forl. Tout ce qui peut blesser un
ami tel que moi.

Je le suis au concert, j'entre, & je l'ap-
perçois ;

Jusqu'à lui je pénètre à travers la cohue.

Mon abord l'embarrasse ; à peine il me sa-
lue.

Je lui parle, il se trouble, il répond à de-
mi,

Et je le vois enfin rougir de son ami.

Je sens qu'il me regarde en son imperti-
nence,

Comme un Provincial dont il craint la pré-
sence.

Au milieu du grand monde il me croit dé-
placé ;

Et dans le même tems qu'il est pour moi
glacé,

Il se montre attentif, il fait cent politesses

A des originaux de toutes les espèces.

Auprès d'eux tour-à-tour on le voit em-
pressé :

Et le plus ridicule est le plus caressé.

Cel. Je voudrois excuser un procédé sem-
blable,

Mais je sens qu'envers vous mon frère est
trop coupable.

M. de

TROMPEURS. 83

M. de Forl. Aux usages reçus s'il a trop obéi,

Quelques instans après, le sort l'en a puni:
Ce violon divin, & qui se voit l'idole
De Paris qui le court, a manqué de parole;
L'opulent Financier qui tout fier l'attendait,

Et chez qui, sans mentir, toute la France
Étoit,
Comme un arrêt mortel, apprend cette nouvelle.

Le concert est rompu; l'aventure est cruelle;
C'est un coup dont il est si fort humilié,
Qu'il en paroît moins fat, mais plus sot de moitié :

Il voit fuir les trois quarts des spectateurs qui pestent ;

La fureur de jouer vient saisir ceux qui restent.

Pour vingt jeux différens, vingt Autels sont dressés ;

Les sacrificateurs en ordre sont placés.

Les monts d'or étalés sont offerts en victimes.

Du Dieu qui les reçoit, les mains sont des abîmes,

Par qui dans un moment tout se voit englouti :

Un seul particulier dans une après midi,

Perd des sommes d'argent qui forment des rivières,

Et feroient subsister dix familles entières.

Le Baron qui se laisse emporter au courant,
Malgré tous mes efforts, fuit alors le torrent :

De dépit je le quitte & cours pour mon affaire ;

Ensuite je reviens dans le moment contraire,
Que par un as fatal il se voit égorgé ;

Il perd, outre l'argent dont il étoit chargé,
Plus de neuf cens louis joués sur sa parole ;

Mais il cède en Héros au revers qui l'immole ;

Sous un front calme, il sçait déguiser sa douleur :

Et s'acquiert, en partant, le nom de beau joueur.

Cel. Mais il paye assez cher ce titre qui l'honore.

M. de Forl. Ce que je vous apprens, il croit que je l'ignore ;

Sa disgrâce me fait oublier mon dépit,

Et plus que mon affaire, occupe mon esprit.

L'amitié me ramène en ce lieu pour l'attendre,

Et selon l'apparence, il va bientôt s'y rendre,

Pour prendre tout l'argent qu'il peut avoir chez lui.

Car il doit acquitter cette dette aujourd'hui.
Je ne me trompe pas ; le voilà qui s'avance.

Cel. Je rentre ; vous seriez gênés par ma présence.

[Elle s'en va.]

SCÈNE

TROMPEURS. 85

SCENE II.

M. DE FORLIS, LE BARON.

Le Bar. [*sans voir M. de Forlis.*] Je cache
la fureur de mon cœur éperdu :

Et je ne puis trouver l'argent que j'ai perdu :

Mais je ne croyois pas que Forlis fût si
proche.

Déguisons. Vouz venez pour me faire un
reproche.

M. de Forl. Non, n'appréhende rien, le
tems seroit mal pris :

Quand ils sont malheureux j'épargne mes
amis.

Le Bar. Comment donc ?

M. de Forl. Devant
moi, cesse de te contraindre,
Je sçai ton infortune, en vain tu prétens
feindre.

Le Bar. Qui vous a dit ?

M. de Forl. Mes
yeux en ont été témoins,
Et tu perds, d'un seul coup, neuf cens Louis
au moins.

Le Bar. Puisque vous le sçavez, il faut
que je l'avouë,
C'est un tour inoui que le hazard me
jouë.

M. de

M. de Forl. As-tu l'argent chez-toi ?

Le Bar. Je n'ai que mille écus ;
J'ai fait pour en trouver, des efforts superflus.

M. de Forl. Tu connois tant de monde ?

Le Bar. Inutile ressource !

Ceux que j'ai vû n'ont pas dix louis dans leur bourse.

Ils manquent tous d'espèce.

M. de Forl. Ou d'amitié pour toi ;

Tien, en voilà huit cens ; je les ai pris chez moi.

Le Bar. Ah ! je suis pénétré.

M. de Forl. Va, mon argent profite,

Quand il fert mon ami, quand son secours l'acquitte.

Le Bar. C'est peu de m'obliger, vous prevenez mes vœux.

M. de Forl. Je t'épargne une peine, & j'en suis plus heureux ;

Je dois pourtant me plaindre en cette circonstance

Que ton cœur ne m'ait pas donné la préférence.

Tu vas chercher ailleurs, & tu sembles rougir

De t'adresser au seul qui peut te secourir,

Et

TROMPEURS. 87

Et qui goûte un bien pur à te rendre service,

Loin que ton sort le gêne, ou ta faute l'aigrisse.

Le Bar. Je ne mérite pas . . .

M. de Forl. N'importe
je le doi,

Des devoirs de l'ami je m'acquitte envers
toi ;

J'en serai trop payé, si je t'enseigne à l'être,

Et si mes procédés t'apprennent à connoître

Celui qui l'est vraiment dans les occasions,

Non par des vains propos, mais par des ac-
tions,

D'avec ceux qui n'en ont que la fausse ap-
parence,

Qui méritent au plus le nom de connois-
sance,

Qui ne tiennent à toi que par le seul plaisir,

Ardens à te promettre, & froids à te servir.

Le Bar. Je connois tous mes torts, & vous
demande grace.

M. de Forl. S'il est sincère & vrai, ton
remord les efface.

Pour mieux les réparer, Baron, voici le jour,

Et l'instant où tu peux m'être utile à ton
tour :

Pendant que tu jouois, j'ai pris soin de m'inf-
truire ;

Et d'agir fortement pour la place où j'as-
pire :

J'ai

J'ai sçu d'un Secretaire, & dans un autre
tems

Je t'en ferois ici des reproches sanglans :

J'ai sçu que tu n'as fait, malgré ma vive instance,

Pour ce Gouvernement aucune diligence ;

Et qu'enfin si pour moi tu l'avois demandé,

Indubitablement on te l'eût accordé.

Le Bar. La Cour n'est pas si prompte à
répandre ses graces ;

Il faut long-tems briguer pour de pareilles
places ;

Et ce n'est pas, Monsieur, l'ouvrage d'un
moment.

M. de Forl. Ce Gouvernement-ci toute-
fois en dépend ;

Et j'ai tantôt appris du même Secretaire

Qu'il est sollicité par un fort adversaire ;

Qu'il faut tout mettre en œuvre, & tout
faire mouvoir,

Ou que mon concurrent l'emportera ce soir ;

Mon plan est arrangé, mes mesures sont
prises

Pour parler au Ministre à fix heures pré-
cises ;

Pour le voir, pour agir, voilà les seuls in-
stants :

Si tu veux près de lui me seconder à tems,

Nos efforts prévaudront, & j'obtiendrai la
place.

Je

TROMPEURS. 89

Je ſçai qu'à ta prière il n'eſt rien qu'il ne
faſſe,

Et tu poſſèdes l'art de le perſuader :

Mais il faut employer ton crédit ſans tar-
der,

Et venir avec moi chez-lui, dans trois-quarts
d'heure ;

C'eſt le tems déciſif, promets moi

Le Bar. Que

je meure,

Si j'y manque, Monsieur !

M. de Forl. Ne va

pas l'oublier.

Et ſonge

Le Bar. Je ne ſors que pour

aller payer

La ſomme que je dois, & je reviens vous
prendre ;

Vous n'aurez pas, Monsieur, la peine de
m'attendre :

On doit pour ſes amis tout faire, tout quit-
ter ;

Vous m'en donnez l'exemple, & je dois l'i-
miter.

M. de Forl. Tu ſeras accompli, ſi tu tiens
ta promeſſe.

[*Le Baron ſort.*]

S C E N E

S C E N E III.

M. DE FORLIS, CELIANTE.

Cel. Mon frère auprès de vous a perdu sa
tristesse ;

Et j'en juge, Monsieur, par l'air gai dont il
fort.

M. de Forl. Je croi qu'il est content ; pour
moi, je le suis fort.

Adieu, Mademoiselle. Attendant qu'il re-
vienne.

Je vais voir Lisimon qu'il faut que j'entre-
tienne. [Il sort.]

S C E N E IV.

CELIANTE seule.

Il a soin de cacher le plaisir qu'il lui fait,
Et sa discrétion est un nouveau bienfait.

S C E N E V.

CELIANTE, LISETTE.

Lis. Apprenez un secret que je ne puis
vous taire.

Lucile, Lucile aime ; & Monsieur votre
frère,

A,

A, comme il est trop juste ; un rival préféré.

Cel. Quelle idée !

Lis. Oh ! mon doute est trop bien avéré.

Cel. Sur quoi donc le crois tu ?

Lis. Je viens de la surprendre

Dans le temps que sa main ouvroit un billet tendre,

Qu'elle a vite caché si-tôt que j'ai paru :
Et par là mon soupçon s'est justement accru.

Cel. Va, c'est apparemment la lettre d'une amie.

Lis. Non, non, je n'en croi rien ; sa rou-
geur l'a trahie :

Pour cacher un billet qui n'est qu'indiffé-
rent,

On est moins empressée, & le trouble est
moins grand.

On attribué à tort à son peu de génie

Son humeur taciturne & sa mélancholie :

L'amour est seul l'auteur de ce silence-là ;

Et j'en mettrois au feu cette main que
voilà.

Ce n'est pas d'aujourd'hui que j'ai cette
pensée :

La curiosité dont je me sens pressée,

M'a fait étudier ses moindres mouvemens.

D'un cœur qui de l'absence éprouve les tour-
mens,

J'ai

J'ai connu qu'elle avoit le symptôme visible ;

Et j'ai sur ce mal-là le coup d'œil infail-
lible :

Je porte encore plus loin ma vûe à son su-
jet,

Et de ses feux cachés je devine l'objet.

Cel. Bon !

Lis. Depuis qu'au Baron le Mar-
quis rend visite,

Sur son front satisfait on voit la joie écrite.

J'ai, qui plus est, surpris certains regards
entr'eux,

Qui prouvent le concert de deux cœurs
amoureux :

C'est lui, Mademoiselle ; & j'en fais la ga-
geure.

Cel. Tu prens dans ton esprit ta folle con-
jecture.

Lis. Ils s'aiment en secret, je ne m'y trompe
pas :

Mais, tenez, la voilà qui porte ici ses pas ;

Pour lire le billet elle y vient, j'en suis
sûre.

Cachons-nous toutes deux dans cette sale obs-
cure.

Cel. Non, vien, rentre avec moi ; res-
pectons son secret,

Celui que l'on surprend est un larcin qu'on
fait.

[Elles rentrent.]

S C E N E

SCENE VI.

LUCILE seule.

Enfin me voilà seule ! Et bannissant la
crainte,
Je puis donc respirer, & lire sans contrainte
La lettre d'un amant qui régne dans mon
cœur !
La lecture peut seule adoucir ma douleur.

[Elle lit.]

Non, belle Lucile, il n'est point de situation
plus singulière que la nôtre, ni d'amant plus
malheureux que moi. Je vous vois à toute
heure sans pouvoir m'expliquer. Je m'apper-
çois qu'on vous méprise, & qu'on vous croit
sans esprit. & sans sentiment, vous qui pensez
si juste, & dont le cœur tendre & délicat égale
la sensibilité du mien, & c'est tout dire. Vous
êtes à la veille d'en épouser un autre, & je n'ose
me plaindre. Je pourrois me consoler, si vo-
tre mariage ne faisoit que mon malheur ; mais
il va combler le vôtre ; je le sçai, je le vois,
& je ne puis l'empêcher ; c'est là ce qui rend
mon désespoir affreux : sans une prompte ré-
ponse j'y vais succomber.

[Après avoir lu.]

Mon cœur est déchiré par un billet si tendre.
Ma peine, & mon plaisir ne sauroient se
comprendre :

Non,

Non, mon état n'est fait que pour être senti !

J'ai là tout ce qu'il faut. Vîte répondons-y.
[*Elle écrit en s'interrompant.*]

Cher amant ! Si les traits de l'ardeur la plus vive,

Si d'un parfait retour l'expression naïve

Peuvent te consoler & calmer tes esprits,

Tu seras satisfait de ce que je t'écris.

Les maux que tu ressens font mon plus grand martyre.

SCENE VII.

LUCILE, LE BARON.

Le Bar. Je viens de m'acquitter. Grace au Ciel, je respire !

Mais que vois-je ! Lucile a l'esprit occupé !

Elle écrit une lettre, ou je suis fort trompé.

Elle ne pense pas, comment peut-elle écrire !

Parbleu, voyons un peu de son stile pour rire.

[*A Lucile.*] Puis-je, sans me montrer curieux indiscret,

Vous demander pour qui vous tracez ce billet ?

Luc. [*avec surprise.*] Ah !

Le Bar. Que notre présence un peu moins vous étonne.

Ne

Ne craignez rien.

Luc. Monsieur, je n'écris
à personne.

Ce sont des mots sans suite, & mis pour
m'essaïer.

Le Bar. N'importe ; montrez-moi, s'il
vous plaît, ce papier.

Ne me refusez point, lorsque je vous en
prie.

Luc. [à part.] Le cruel embarras !

Le Bar. Voyons.

Luc. J'ortographie . . .
Et peins trop mal, Monsieur . . . Jamais je
n'oserais.

Le Bar. Pourquoi ? Vous avez tort, je
vous corrigerai.

Luc. Vous ne pourriez jamais lire mon
écriture ;
Et vous vous moqueriez de moi, j'en suis
trop sûre.

Le Bar. Bon ! Vous faites l'enfant.

Luc. Je
suis de bonne foi.

Je sçai l'opinion que vous avez de moi ;
Et c'est pour l'augmenter.

Le Bar. Ah ! mau-
vaises défaites !

Donnez, pour mettre fin aux façons que vous
faites.

[Il lui prend la lettre des mains & lit.]

S C E N E

SCÈNE VIII.

LE BARON, LE MARQUIS, LUCILE.

Le Marq. [dans le fonds du Théâtre.] J'aperçois le Baron, & ma chère Forlis. Mais il lit un billet, Ciel ! l'auroit-il surpris ?

Le Bar. [après avoir lu, à Lucile.] Je doute si je veille, & je ne sçai que dire ! Parlez, est-ce bien vous qui venez de l'écrire ?

Luc. Oüi.

Le Bar. Mais de ma surprise à peine je reviens !

Je n'ai rien vû d'égal au billet que je tiens ! Plus je la lis, & plus cette lettre m'étonne. Le sentiment y regne, & l'esprit l'affaïsonne. Belle indolente, hé quoi ! sous cet air ingenu,

Vous me trompez ainsi ? l'auroit on jamais crû !

[Il relit tout haut.]

Je sçai qu'on me croit sans esprit ; mais ce n'est que pour vous seul que je voudrois en avoir.

[Il s'interrompt.]

Je ne demande plus à qui ceci s'adresse. Je sens toute la force & la délicatesse

Du

Du reproche fondé que cache ce billet ;
Et je vois par malheur que j'en suis seul l'objet.

Il est honteux pour moi de mériter vos plaintes.

Mes fautes, j'en rougis, y sont trop bien dépeintes.

Voilà le résultat de tous nos entretiens.

Et tous vos sentimens y répondent aux miens.

Luc. [à part.] La méprise est heureuse !
& mon ame respire !

Le Marq. [à part.] Fort bien ! Il prend pour lui ce qu'on vient de m'écrire.

Le Bar. Cet embarras charmant, cette aimable rougeur

Servent à confirmer ma gloire.

Le Marq. [à part.] Ou son erreur.

Le Bar. Quelle joie ! Elle m'aime, elle sent, elle pense !

Que j'ai mal jusqu'ici jugé de son silence !

Ah ! pourquoi si long-tems me cacher ces trésors,

Et les ensevelir sous de trompeurs dehors ?

Mais n'accusons que moi ; c'est ma faute,
& ma vûe

Devoit lire à travers cette crainte ingénue :

Je devois démêler son cœur & son esprit.

Je trouve mon arrêt dans ce qu'elle m'écrit ;

Et

Et ces traits dont mon ame est confuse &
ravie,

Font ma Satire autant que son apologie.

Luc. Il est vrai.

Le Marq. [à part.] Je
jouis d'un plaisir tout nouveau ;
Et l'on n'a jamais mieux donné dans le pan-
neau.

Le Bar. [au Marq. qui s'avance.] Ah ! Mar-
quis, vous voilà, ma joie est accomplie.
C'est ici le moment le plus doux de ma
vie.

Mon bonheur est au comble, & je viens de
trouver

Tout ce qui lui manquoit, & qui peut l'a-
chever !

Rien n'égale l'esprit de la beauté que j'aime.
Je veux que votre oreille en soit juge elle-
même.

Ecoutez ce billet que Lucile m'écrit.

Il va vous étonner autant qu'il me ravit.

[Il lit.]

*Je sçai qu'on me croit sans esprit, mais ce
n'est que pour vous seul que je voudrois en
avoir ; & si je pouvois réussir à vous per-
suader que je suis aussi spirituelle que tendre,
peu m'importeroit que le reste du monde me
donnât le nom de sotte & de stupide. L'ab-
batement, où m'a plongée la crainte d'être
oubliée de vous, a du donner de moi cette idée ;
& depuis que je vous vois ici, votre présence
me jette dans un trouble qui sert à la confirmer.*

Je

*Je sens que mon cœur fait tort à mon esprit,
Il m'ôte jusqu'à la liberté de m'exprimer, &
je suis trop occupée à sentir, pour avoir le loisir
de penser.*

[Après avoir lu.]

Mais est-il rien, Marquis, qui soit plus ad-
rable !

Et ne trouvez-vous pas cette fin admirable ?

Le Marq. Je la goûte encor plus que
vous ne l'approuvez.

Luc. [au Baron.] Vous louez mon billet
plus que vous ne devez.

Le Bar. Non, non, mon repentir égale
ma surprise ;

Je dois à vos genoux expier ma méprise.

Pardon, je vous croyois, il faut trancher le
mot,

Sans esprit, & c'est moi qui suis vraiment
un sot.

Luc. [relevant le Baron.] Levez-vous, vous
comblez le trouble qui m'agite.

Le Bar. Je dois à votre égard rougir de
ma conduite.

C'est par mille respects, par un culte flatteur,
Que je puis désormais réparer mon erreur.

Vous êtes accomplie, & je n'en puis trop
faire.

Vous, Marquis, prenez part à mon trans-
port sincère.

Le Marq. Je le partage au moins.

Le Bar. Rien
ne manque à mes vœux,

Si comme moi, mon cher, vous devenez
heureux.

Le Marq. Oh je le suis déjà.

Le Bar. Comment donc ! Votre amante
Vous auroit-elle écrit ?

Le Marq. Un billet
qui m'enchanté !

Votre ravissement n'égale pas le mien.

C'est à Mademoiselle, à qui je dois ce bien.

Luc. En cela j'ai suivi le penchant qui
m'inspire.

Le Bar. Nous sommes tous contents
comme je le desire.

Deformais mon hôtel qui m'étoit odieux,
Me deviendra charmant, embelli par vos
yeux.

Vous seule me rendrez son séjour agréable.
Pour vous plaire, je veux m'y montrer plus
aimable ;

Et goûtant sans mélange un destin bien plus
doux

Je vais me partager entre le monde & vous.

SCENE IX.

LE BARON, LE MARQUIS, LUCILE,
LISETTE.

Lis. Pardon, si j'interromps, Monsieur,
mais la Duchesse

Demande à vous parler pour affaire qui
presse :

Elle

TROMPEURS. 101

Elle est dans son carrosse, & ne peut s'arrêter.

Un de ses gens est là.

Le Bar. Mais, sans plus hésiter,
Qu'il entre donc.

SCENE X.

LES ACTEURS PRECEDENS. UN LAQUAIS.

Le Laq. Monsieur, Madame vient vous prendre,
Et, sans tarder, vous prie instamment de descendre.

Le Bar. Il suffit, je vous suis.
[*Le Laquais sort.*]

SCENE XI.

LE BARON, LE MARQUIS, LUCILE,
LISSETTE.

Le Marq. [au Baron.] Vous allez donc partir ?

Le Bar. Non, je vais l'assurer que je ne puis sortir ;

A Monsieur de Forlis je suis trop nécessaire.
La fille me rappelle, & j'ai promis au père.
Rien ne peut m'arrêter, quand je dois le servir.

Je ne suis qu'un instant, & je vais revenir.

X 2 SCENE

SCENE XII.

LE MARQUIS, LUCILE, LISETTE.

Lis. Il ne reviendra pas si-tôt, Mademoiselle ;

Et la Duchesse va l'emmener avec elle.

La Comtesse est là-bas qui lui sert de renfort :

Le moyen qu'il résiste à leur commun effort ?

Luc. Le soin qui les conduit sans doute est d'importance ?

Lis. Oûi, l'affaire est vraiment des plus graves. Je pense

Qu'il s'agit d'assortir des porcelaines.

Le Marq. Bon !

Lis. Et de mettre d'accord la Chine & le Japon.

Mais le carrosse part, & voilà qu'on l'emmène :

Moi-même je descens pour en être certaine.

[à part.] Ils s'aiment, je le vois, & je plains leur ennui.

Monsieur les laisse seuls & je fais comme lui.

[Elle rentre.]

SCENE

S C E N E XIII.

LE MARQUIS, LUCILE.

Le Marq. Je puis enfin, au gré du penchant qui m'entraîne,
 Vous voir & vous parler sans témoin & sans gêne,
 Que cet instant m'est doux ! Que je suis enchanté ;

Ce moment, comme moi, l'avez-vous souhaité ?

Vous ne répondez rien, & votre cœur soupire.

Luc. A peine à mes transports mes sens peuvent suffire :

Le discours est trop foible, & je n'en puis former.

Marquis, me taire ainsi, n'est-ce pas m'exprimer ?

Le Marq. Oüi, charmante Lucile ? Il n'est point d'éloquence,

Qui vaille & persuade autant qu'un tel silence.

Luc. Mes yeux semblent sortir d'une profonde nuit ;

Dans ceux de mon Amant un autre Ciel me luit :

Au seul son de sa voix mon cœur se sent renaître,

Et l'Amour près de lui me donne un nouvel être.

Mon ame n'étoit rien quand il étoit absent ;
 Sa vûe & son retour la tirent du néant !

Le Marq. Souffrez, dans le transport dont la mienne est pressée...

Luc. Non, sans vous, loin de vous je n'ai point de pensée.

Je suis stupide auprès du monde indifférent,
Et je n'ai de l'esprit qu'avec vous seulement.
Le mien ne brille point dans une compagnie :
Le sentiment l'échauffe, & non pas la saillie.
Celui que l'Amour donne à deux cœurs bien épris,

Est le seul qui m'inspire, & dont je sens le prix.

Le Marq. Ah ! c'est le véritable, & n'en ayons point d'autre ;

Comme il fera le mien, qu'il soit toujours le vôtre.

Ne puissions notre esprit que dans le sentiment.

Vous m'aimez ?

Luc. Oüi, mon cœur, vous aime uniquement.

Le Marq. Que votre belle bouche encore le répète ?

Vous avez, à le dire une grace parfaite.

Luc. Oüi ; Marquis, je vous aime, & je n'aime que vous.

Le Marq. Et moi, je vous adore.

Luc. O retour qui m'est doux !

Le Marq. Que je vais payer cher ces instans pleins de charmes !

Mon bonheur est troublé par de justes alarmes ;

Et

Et je suis prêt de voir le Baron possesseur
D'un bien que sa poursuite enlève à mon ar-
deur :

J'ai frémi, quand j'ai vu qu'il lisoit votre
Lettre.

Luc. Moi-même de ma peur j'ai peine à
me remettre.

Le Marq. Elle est entre ses mains.

Luc. N'en
soyez point jaloux ;

Vous sçavez qu'elle n'est écrite que pour
vous.

Le Marq. D'accord ; mais pour vous
plaire, il redevient aimable ;

Ses grâces à mes yeux le rendent redoutable.

Luc. Quelque forme qu'il prenne, il n'a-
vancera rien :

Je le verrai toujours, à l'examiner bien,
Comme un Tiran caché, qui sous un faux
hommage,

Me prépare le joug du plus dur esclavage ;

A qui l'Hymen rendra sa première hauteur,

Et qui me traitera comme il traite sa sœur.

A son sort, par ce nœud, je tremble d'être
unie :

Je vais dans les horreurs traîner ma triste

vie.

Si l'aveugle amitié que mon père a pour
lui,

N'eût rendu ma démarche inutile aujour-

d'hui,

J'aurois déjà, j'aurois forcé mon caractère,
 Et je serois tombée aux genoux de mon
 père :
 Ma bouche eût déclaré mes sentimens se-
 crets,
 Plûtôt que d'épouser un homme que je
 hais ;
 Et que mes yeux verroient même avec ré-
 pugnance,
 Quand je n'aurois pour vous que de l'in-
 différence.
 Jugez combien ce fonds de haine est aug-
 menté,
 Par l'amour que le votre a si bien mérité !
 Jugez combien il perd dans le fonds de mon
 âme
 Par la comparaison que je fais de sa flamme,
 Avec le feu constant, tendre & respectueux
 D'un Amant jeune & sage, aimable & ver-
 tueux !
 Vous possédez, Marquis, le mérite solide :
 Il n'en a que le masque & le vernis perfide ;
 Il ne songe qu'à plaire, & ne veut qu'é-
 bloüir,
 Vous seul sçavez aimer, & vous faire ché-
 rir !
 De tout Paris, son art veut faire la conquête,
 A régner sur mon cœur votre gloire s'ar-
 rête.
 Il est par ses dehors & par son entretien,
 Le Héros du grand monde, & vous êtes le
 mien.

Le Marq. Cet aveu qui me charme en
même tems m'afflige,
A rompre un nœud fatal je sens que tout
m'oblige,
Mes feux méritent seuls d'obtenir tant d'ap-
pas. *[Il lui baise la main.]*

S C E N E XIV.

LE MARQUIS, LUCILE, LISETTE.

Lis. Continuez, Monsieur, ne vous dé-
rangez pas.

Luc. Ciel ! C'est Lisette !

Lis. Là, n'ayez

aucune allarme.

Pour vous je m'intéresse, & votre amour
me charme.

Il est entièrement conforme à mon souhait ;
J'en ai depuis tantôt pénétré le secret.

Mais il est en main sûre ; & bien loin de
vous nuire,

Le soin de vous servir est le seul qui m'ins-
pire.

C'est lui dans ce moment qui me conduit
vers vous.

Pardonnez, si je trouble un entretien si
doux :

Mais ayant vû de loin revenir votre père,
Je viens pour vous donner cet avis salu-
taire.

Je croi que j'ai bien fait, & qu'il n'est pas
 besoin
 Que de vos doux transports son œil soit le
 témoin.

Luc. Je vous en remercie, & je rentre
 bien vite.

Le Marq. Vous partez donc ?

Luc. Adieu.
 Malgré moi je vous quitte.

[*Elle rentre.*]

SCENE XV.

LE MARQUIS, LISETTE.

Le Marq. Mon cœur reconnoitra cette
 obligation.

Lis. Je vous fers tous les deux par incli-
 nation,
 Monsieur de Forlis vient, un autre soin m'ap-
 pelle.
 Avec lui je vous laisse, & suis Mademoi-
 selle. [*Elle s'en va.*]

SCENE XVI.

LE MARQUIS, M. DE FORLIS.

M. de Forl. Où donc est le Baron ? Je vi-
 ens pour le chercher.

Le Marq. Malgré lui de ces lieux on vi-
 ent de l'arracher.

M. de

TROMPEURS. 109

M. de Forl. Qui peut l'avoir contraint? . . .

Le Marq. Une affaire imprévûe ;

La Duchesse, Monsieur, elle-même est venue

Le prendre en son carrosse, il a fallu céder.

M. de Forl. Lorsque dans ma demande il doit me seconder,

Quand l'heure est décisive, il manque à sa promesse!

Le Marq. Sans doute il s'y rendra, dès que la chose presse.

M. de Forl. J'y vole, il fera bien de ne pas l'oublier ;

S'il ajoute ce trait, ce sera le dernier.

[*Il sort.*]

SCÈNE XVII.

LE MARQUIS *seul.*

Il faut, en sa faveur, que j'agisse moi-même :

Je le puis par mon oncle ; il fera tout, il m'aime ;

Son crédit est puissant, hâtons-nous de le voir :

Pour le mieux obliger d'employer son pouvoir,

De ma secrète ardeur faisons-lui confidence ;

Du Baron, s'il se peut, reparons l'indolence.

A

110 Les DEHORS

A Monsieur de Forlis je dois un tel appui ;
Et je fers mon amour en travaillant pour
lui.

ACT V.

SCENE I.

LUCILE, LISETTE.

Lis. J'AI votre confiance, & je suis satisfait.

Luc. Vous la méritez bien ; mais je suis inquiète.

Mon père & le Baron sont absens de ces lieux ;

Le Marquis devroit bien se montrer à mes yeux,

Et profiter du tems que son rival lui laisse.

Lis. Oûi, ce sont des instans très-chers ;
mais la tendresse

Peut-être est occupée ailleurs utilement.

De mon Maître, pour vous, je crains le changement

Il pourra ballancer son penchant pour la mode,

Et le rendre assidu, partant plus incommode.

Luc. Vous me faites trembler. J'aime mieux la froideur.

Lis.

TROMPEURS. 411

Lis. Pendant huit jours au moins redoutez son ardeur.

Son amour à présent vous voit spirituelle ;
Vous avez le prix d'une beauté nouvelle.
J'entens marcher quelqu'un. C'est le pas
d'un Amant.

Luc. Oüi, le Marquis arrive avec empressement :

C'est lui. Le cœur me bat.

Lis. Emotion
charmante !

Luc. Ah ! Ciel ! C'est le Baron.

Lis. La mé-
prise est piquante.

La Comtesse en ces lieux accompagne ses
pas. [*Lisette sort.*]

S C E N E II.

LE BARON, LUCILE, LA COMTESSE.

La Comt. [*au Bar.*] Non ; quoique vous
disiez, je ne vous quitte pas.

Le Bar. [*à Lucile.*] Je n'ai pû m'échaper
des mains de la Duchesse :

Je suis au désespoir. La cruelle Comtesse

A secondé si bien son desir obstiné,

Qu'à la Pièce nouvelle elles m'ont entraîné.

Elles m'ont enfermé malgré moi dans leur
loge ;

Mais en vain des Acteurs elles ont fait l'é-
loge,

Au

Au Théâtre & par-tout je n'ai rien vû que vous.

Je trouve dans vos yeux un spectacle plus doux ;

Il jette rous mes sens dans une aimable yvresse ;

Et voilà désormais le seul qui m'intéresse.

La Comt. Qu'entens-je ! Il prend le ton d'un Amant langoureux ?

Le Bar. Je le suis en effet.

La Comt. Vous êtes amoureux !

Le Bar. Oûi beaucoup.

La Comt. Je frémis

du transport qui l'entraîne.

Le Bar. [à *Lucile.*] De notre hymen ce soir, je veux former la chaîne ;

Et votre père va

Luc. [d'un air troublé.] Monsieur, l'avez-vous vû ?

Le Bar. Empressement flateur ! Je ne l'ai jamais pû.

J'ai manqué malgré moi l'heure qu'il m'a donnée !

La Comt. Mais c'est un vrai délire, & j'en suis étonnée !

Si vous continuez, il faudra vous lier.

C'est cent fois pis, Monsieur, que de vous marier.

Le Bar. Mon ardeur est parfaite.

La Comt. Ah ! des ardeurs parfaites !

Mais

TROMPEURS.

113

Mais étant amoureux, & du ton dont vous l'étes,

Adorant & brûlant pour l'objet le plus doux

Que voulez-vous, Monsieur, que l'on fasse de vous ?

Le monde va bien-tôt fuir votre compagnie.

Le Bar. Je me partagerai.

La Comt. Non,

tout amant l'ennuie.

L'amour & lui, Monsieur, sont brouillés tout-à fait.

L'un est vif, amusant, l'autre sombre & distrait.

Le monde d'un butord fait un homme passable,

Et l'Amour fait un sot souvent d'un homme aimable.

Luc. Ce portrait de l'amour n'est pas bien gracieux.

La Comt. Mon bel Ange, il est peint plus charmant dans vos yeux.

Le Bar. En dépit de vos traits, l'Amour polit nos ames.

La Comt. C'est l'ouvrage plutôt du commerce des Dames.

Pour valoir quelque chose, il faut nous voir vraiment,

Avoir du goût pour nous ; mais point d'attachement ;

Point d'amour décidé, ni qui forme une chaîne.

Luc.

Luc. J'avois cru jusqu'ici que nous valions
la peine
Qu'on s'attachât à nous particulièrement.

La Comt. Je vois que la petite est fille à
sentiment.

Volontiers je fais grace à l'erreur qui l'oc-
cupe.

Elle n'a que seize ans. C'est l'âge d'être
duppe :

L'âge par conséquent de se représenter

L'amour sous des couleurs faites pour en-
chanter.

Moi-même à quatorze ans j'ai donné dans
le piège ;

Moi, Baron, qui vous parle. Oûi, j'ai,
vous l'avoueraï-je,

J'ai soupiré, languï pour un jeune écolier,

Mais languï constamment pendant un mois
entier.

Le Bar. Une telle constance est vraiment
admirable :

La Comt. [à *Lucile.*] L'amour vous pa-
roit donc bien beau, bien adorable ?

Luc. A mon âge, l'on doit se taire là-
dessus,

Madame ; & je m'en vais de peur d'en dire
plus.

La Comt. Choisissez pour époux, si vous
êtes bien sage,

Un homme moins couru, mais qui soit de
votre âge,

Ce

TROMPEURS.

445

Ce n'est pas son avis, mais préférez le mien,

Luc. [à part.] C'est une folle au fonds
qui conseille fort bien.

[Elle sort.]

SCENE III.

LE BARON, LA COMTESSE.

La Comt. Non, je ne puis souffrir que ce
nœud s'exécute.

Je passe chez l'Abbé pendant une minute,
Et vais lui demander certain livre nouveau,
Qu'on dit bon, car il est vendu sous le man-
teau.

Ensuite je reviens, je vous le signifie,
Pour rompre votre Hymen, ou le nœud qui
nous lie.

Si votre amour l'emporte, adieu plus d'ami-
tié,

D'estime, ni d'égard pour un homme noyé.
Paris dont vous allez vous attirer le blâme,
Fera votre épitaphe, au lieu d'épithalame.

A votre porte même on vous fera l'affront
De l'afficher, Monsieur, & les passans li-
ront.

“ Cy gît dans son Hôtel, sans avoir rendu
l'ame,

“ Le Baron enterré vis-à-vis de sa femme.”

[Elle sort.]

SCENE

SCENE IV.

LE BARON *seul*.

Sa menace est fondée, & j'en suis allarmé.
Mais non, belle Forlis, j'aime, & je suis
aimé.

Pour unir à jamais ta fortune & la mienne,
J'attens dans ce moment, que ton père re-
vienne.

Je n'ai qu'à te montrer aux yeux de tout
Paris,
J'obtiendrai son suffrage, au lieu de son mé-
pris.

D'avoir tant retardé je me fais un reproche,
Je devois . . . mais je vois mon ami qui
s'approche.

SCENE V.

LE BARON, M. DE FORLIS.

Le Bar. Je vous attends ici, Monsieur,
pour vous prier . . .

M. de Forl. Et moi, je viens exprès pour
te remercier.

Tu m'as servi si bien, & de si bonne grace,
Que par tes heureux soins un autre obtient
la place.

Le ministre me l'eût accordée aujourd'hui,
Si pour me seconder, j'avois eu ton appui.

SCENE

Le

TROMPEURS.

117

Le Bar. C'est l'effet du malheur.

M. de Forl. Dis, de ta négligence.

Le Bar. Non, il n'a pas été, Monsieur, en ma puissance.

Un contre-temps fatal a retenu mes pas.

J'étois prêt a voler

M. de Forl. Je ne t'écoute pas.

Le Bar. J'ai rencontré, vous dis-je, un invincible obstacle ;

Et j'étois

M. de Forl. Je le sçai, fort tranquille au spectacle.

Le Bar. Oüi, mais

M. de Forl. Ton procédé ne sauroit s'excuser.

Du nœud qui nous unit, tu ne fais qu'abuser.

Depuis dix ans entiers que l'amitié nous lie,

J'en remplis les devoirs, & ton cœur les oublie.

Tu ne mets rien du tien dans cet engagement ;

J'en ai seul tout le poids, & toi tout l'agrément.

Le Bar. Dans vingt occasions j'ai témoigné mon zèle.

M. de Forl. Tu viens de m'en donner une preuve fidelle.

Le seul prix que je veux de mon attachement,

Est

Est de venir parler au Ministre un moment.
Mon sort dépend d'un mot, d'une simple
parole ;

Je ne puis l'obtenir ! Et ton esprit frivole
Refuse à mon bonheur ces instans précieux,
Et c'est pour les donner, à quel soin glo-
rieux !

A celui de juger une pièce nouvelle.

Le Bar. Monsieur, on m'a contraint,
malgré moi . . .

M. de Forl. Bagatelle !
J'ouvre les yeux, & vois que dans ce siècle-
ci
Le plus mauvais partage est celui de l'ami.

Le Bar. Monsieur, je vous promets . . .
M. de Forl. Inu-
tile promesse !

Je vous le dis avec beaucoup de politesse,
Mais dans un dessein ferme, & formé sans
retour,
Je n'aurai plus pour vous qu'une estime de
Cour.
Et vous ne devez plus, à l'avenir, attendre
De m'avoir pour ami, ni de vous voir mon
gendre.

Le Bar. Si vous n'écoutez plus la voix de
l'amitié,
Si pour moi désormais vous êtes sans pitié,
Pour votre fille au moins, montrez-vous
moins sévère,
Prenez-en la faveur des entrailles de père ;

Et

TROMPEURS. 119

Et puisqu'il faut, Monsieur, vous en faire
l'aveu,

Scachez que sa tendresse est égale à mon feu,
Qu'un penchant mutuel...

M. de Forl. Quoi !
Ma fille vous aime ?

Le Bar. Oüi, le Marquis pourra vous l'at-
tester lui-même ;

Et pour vous en donner un garant plus cer-
tain,

Lisez, voici Monsieur, un billet de sa
main.

Vous voyez qu'en trompant notre attente
commune,

Vous feriez son malheur comme mon in-
fortune.

M. de Forl. [après avoir lu le billet qu'il
lui rend.] Pour vous prouver qu'en tout
l'équité me conduit,

Et que je ne suis point un aveugle dépit,

Je consens que ma fille elle-même prononce,

Je m'en rapporterai, Monsieur, à sa réponse.

Je dois croire, & je suis, qui plus est affer-
mi,

Que vous ne serez pas meilleur époux qu'a-
mi ;

Mais ce danger pour elle est encor préfé-
rable,

Tout mis dans la balance, au malheur ef-
froyable,

D'obéir par contrainte, & de voir son sort
joint

Au

Au destin d'un mari qu'elle n'aimeroit point.

Pour l'immoler ainsi, ma fille m'est trop chère.

Ma bonté fait borner l'autorité du père ;
Le Ciel nous a donné des droits sur nos en-

fans,
Pour être leurs soutiens, & non pas leurs tyrans.

Le Bar. Monsieur me rend l'espoir d'entrer dans sa famille.

SCÈNE VI.

LE BARON, M. DE FORLIS, LISETTE.

M. de Forl. Lisette !

Lis. Quoi, Monsieur ?

M. de Forl. Al-

lez dire à ma fille

Que je veux lui parler, & qu'elle vienne ici.

[*Lisette rentre.*]

SCÈNE VII.

LE BARON, M. DE FORLIS.

Le Bar. Vous me rendez la vie en agissant ainsi.

M. de Forl. Faites en ma présence éclater moins de zèle ;

Je ne fais rien pour vous, je ne regarde qu'elle.

SCÈNE

TROMPEURS.

121

SCENE VIII.

LE BARON, LE MARQUIS, M. DE FOR-

Le Marq. [à *M. de Forlis.*] Je viens vous
détromper sur le gouvernement.
Vous l'obtenez, Monsieur, par accommodement.

M. de Forl. Pour un autre, j'ai crû la
chose décidée.

Le Marq. La place étoit promise, & non
pas accordée.

Mon oncle, qui parloit pour votre concur-

rent,
Avec lui vient de prendre un autre arrange-

ment.
Il lui fait obtenir, Monsieur, à mon instance,
La votre qui se trouve être à sa bienséance,
Et d'une pension on y joint le bienfait.
De l'autre en même tems vous avez le Bre-

vet.
M. de Forl. Je ne sçauois, Monsieur,
dans cette circonstance,

Vous marquer trop ma joie, & ma recon-

noissance.
Le Bar. [à *M. de Forlis.*] Par cet heu-

reux moyen voilà tout rétabli,
Et, Monsieur, du passé doit m'accorder l'ou-

bli,
M. de Forl. Non, au Marquis tout seul,
je dois ce bien suprême.

Le

Le Bar. Mais il est mon ami, cela revient au même.

M. de Forl. Loin de parler pour vous, son procédé plutôt

Fait du votre, Monsieur, la critique tout haut.

Tous mes efforts n'ont pu faire agir votre zèle,

Le sien m'a prévenu, voilà votre modèle.

S C E N E IX.

LE BARON, M. DE FORLIS, LE MARQUIS,
LA COMTESSE.

La Comt. L'Hymen est-il rompu, Baron infortuné ?

M. de Forl. Non ; mais je le voudrois.

La Comt. Quel bien inopiné !

Je vois de mon côté passer le cher beau-père.

Le Bar. Sa fille qui paroît me sera moins contraire.

S C E N E X.

LE BARON, M. DE FORLIS, LE MAR-
QUIS, LA COMTESSE, LUCILE, LI-
SETTE.

M. de Forl. Ma fille, approche-toi, viens,
c'est ici l'instant

Pour

TROMPEURS. 123

Pour toi le plus critique & le plus important.

J'apprens que le Baron a su toucher ton ame.

Je ne puis te blamer, ni condamner ta flame.

Par mon choix, j'ai moi-même autorisé tes feux,

Prononce : je te laisse arbitre de tes vœux.

Lis. Mais c'est parler vraiment en père raisonnable.

Le Bar. [à *Lucile*.] J'attens de votre bouche un arrêt favorable.

Déclarez mon bonheur.

Le Marq. [à part.] Quoique sûr d'être aimé,

Je n'ai pas son audace, & je suis allarmé.

Le Bar. Que vois-je ! Vous restez dans un profond silence,

Quand vous pouvez d'un mot combler notre espérance ?

Eh, quoi donc, cet aveu doit-il tant vous coûter ?

Vous n'avez simplement ici qu'à repeter

Ce que vous avez eu la bonté de m'écrire,

Et que je ne puis me lasser de relire

Dans ce tendre billet si cher à mon ardeur.

Ah ! n'en rougissez pas, il vous fait trop d'honneur.

La Comt. Quel est donc cet écrit ?

Le Bar. Une lettre charmante.

La Comt. Donnez-moi, de la voir je suis impatiente.

[*Elle prend la lettre & la lit.*]

M. de Forl. Cette lettre, ma fille, a nommé ton époux.

L'homme à qui tu l'écris...

Le Bar. [*à Lucile.*] Est seul digne de vous.

N'en convenez-vous pas, ainsi que votre père.

Luc. Oüi, Monsieur, j'en conviens.

Le Bar. Par cet aveu sincère

Sa bouche clairement prononce en ma faveur.

Luc. Je n'ai point prononcé, vous vous trompez, Monsieur.

Le Bar. Eh, quoi! N'est-ce pas moi, que vous venez d'élire?

Ce billet avoué suffit.

Luc. Non.

Le Bar. Qu'est-ce à dire?

La Comt. [*après avoir lu.*] Mais, qu'il n'est pas pour vous. C'est pour un homme absent.

Le Bar. Madame...

La Comt. Mais, Monsieur, écoutez un moment.

[*Elle lit haut.*]

L'abattement, où m'a plongée la crainte d'être

TROMPEURS. 125

d'être oubliée de vous, a dû donner de moi cette idée.

[au Baron en s'interrompant.]
Oubliée ! Est-ce vous qui l'obsédez sans cesse ?

Le Bar. Pardon, j'ai donné lieu moi seul à sa tristesse.

La Comt. *[lui représentant le billet.]* J'ai donné lieu ! Tenez, repondez à ceci.
[Elle lit.]

Depuis que je vous vois ici, votre présence me jette dans un trouble qui sert à le confirmer.

[en s'interrompant.]
Est-ce pour vous ? Depuis que je vous vois ici.

Vous radotez, mon cher !
Le Bar. Le Marquis fait lui-même . . .

La Comt. Qu'il parle donc ? Il montre un embarras extrême.

M. de Forl. Ma fille, le Marquis sauroit-il ton secret ?

Reponds moi sans détour.
Luc. Oûi, mon père, il le fait.

La Comt. *[au Marquis.]* Puisque vous le savez, il faut nous en instruire.

Le Marq. C'est à Mademoiselle, & je ne dois rien dire.

Le Bar. Une telle reserve est fort peu de saison.

La Comt. Elle jette mon cœur dans un juste soupçon :

La petite convient qu'il fait tout le mystère ;
Il se trouble comme elle, & s'obstine à se taire,

Je gagerois qu'il est cet amant fortuné.
C'est lui.

M. de Forl. Je le voudrois.

Luc. Madame a deviné.

Le Bar. Comment ! Ce n'est pas moi !

Luc. Non, c'est une méprise.

Le Bar. La lettre . . .

Luc. Etoit pour lui.

Vous me l'avez surprise.

Le Bar. Le coup est foudroyant !

Lis. [à part.] Il l'a bien mérité.

La Comt. [embrassant le Baron.] Vous n'êtes pas aimé ! Mon cœur est enchanté !

M. de Forl. [à Lucile.] Que ton choix est louable, & digne de me plaire !

En faisant ton bonheur, il acquitte ton père ;

[Il montre le Marquis.]

La place que j'obtiens est un fruit de ses foins.

Le Marq. Pour mériter sa main, pouvois-je faire moins ?

Le Bar. Ah ! Marquis, deviez-vous me jouer de la sorte ?

Vous,

TROMPEURS. 127

Vous, à qui j'ai marqué l'estime la plus forte ?

Le Marq. Vous avez malgré moi combattu mes raisons,

Et vous m'avez forcé de suivre vos leçons.

La Comt. De joie en ce moment je ne tiens point en place !

Votre Hymen est rompu. Quelle heureuse disgrâce !

M. de Forl. [*au Marq. & à Lucile.*] Sortons de cet Hôtel, tout doit nous en bannir.

Venez, mes chers enfans, je m'en vais vous unir.

[*au Baron.*] Vous, vous n'avez plus rien, qui retienne votre ame,

Et vous pouvez, Monsieur, aller avec Madame,

Entendre Concertos, Sonates, Opera,

Et les Vacarminis autant qu'il vous plaira.

[*Il sort avec le Marquis & sa fille.*]

[*Lisette rentre en même tems.*]

SCENE DERNIERE.

LE BARON, LA COMTESSE.

La Comt. Croyez en ses conseils ; venez, suivez mes traces :

Fuyez votre maison, & reprenez vos graces.

Ne foyez plus ami, ne foyez plus amant.

Soyez l'homme du jour, & vous serez charmant.

F I N.